

83

Galaxies

SCIENCE-FICTION

*Supplément
numérique*

Grégoire Kenner
Franck Petruzzelli
Patrice Lajoye
Rodolphe Le Dorner
Philippe Pinel
Michèle Labeau



Supplément numérique

Galaxies 83

Les éditions numériques de la revue *Galaxies* contiennent des bonus, par rapport à l'édition imprimée. Pour ce numéro 82, le supplément se compose de deux nouvelles distinguées par un accessit aux Prix le Bussy 2022 et 2023, et de trois des nouvelles qui avaient participé à l'appel à textes « Uchronies » du n° 75.

II Cours, petite June

Grégoire Kenner

IX Petites histoires de la fin du monde

Franck Petruzzelli

XVII La science-fiction ukrainienne à

l'époque soviétique (traduite en français)

Patrice Lajoie

Projet [uchronie V]

XXII Les Chants d'Eurasia

Rodolphe Le Dorner

XXXVI Ktaqamk An Douar-Nevez

Philippe Pinel

XLV Le rêve de Balqama

Michelle Labeau

Les suppléments aux quatre derniers numéros sont librement disponibles sur le site <https://clubgalaxies.yolasite.com/>. Vous pouvez également nous demander, toujours gratuitement, de vous envoyer les autres suppléments à partir du n° 47, à condition d'avoir été abonné.e pour les numéros concernés.
Supplément hors commerce réservé aux abonné.es : ne peut être vendu

Cours, petite June

Grégoire Kenner

La science-fiction se décline autour de grandes thématiques toujours explorées, jamais répétées, tant les traitements dont elles peuvent bénéficier sont infinis. Dans « Cours petite June », on reconnaît un arrière-plan familial : celui d'une civilisation ayant décliné, désormais marginalisée et en proie à des menaces extérieures. Mais là n'est pas l'essentiel. Ce qui compte, dans ce texte, c'est l'empathie que l'on éprouve avec sa narratrice, ce moment de partage avec ses sensations, ses angoisses, ses tensions, qui rendent l'histoire si émouvante. Une proximité avec une nouvelle comme « Plongée » de Sylvain Lamur (publiée dans Galaxies n° 63), pour n'en citer qu'une. On est ici dans un instantané de vie, qui déborde toute inscription temporelle pour embrasser ce qui définit en profondeur le sentiment.

*Jean-Guillaume Lanuque,
membre du jury du Prix Alain le Bussy 2022*

Tu es dans l'Enceinte, petite June.

Il y a l'Enceinte, l'Oasis et la Horde. Dix mètres d'épaisseur de béton viennent de tomber dans mon dos. Au cas où. Au cas où ils parviendraient à se glisser dans le sas. Ça pue la sueur, la poussière, les relents de sang qui donnent un goût de fer à chacune de mes respirations. On vient de me changer de sas. Je sais ce qui est arrivé à celle qui m'a précédée ici. Les nettoyeurs sont parfois un peu négligents. C'est un sale boulot.

Putain, je sais que cela peut m'arriver. Mais je ne vais pas trembler à cause de cette odeur de tripes caillées, je ne vais pas saturer mes fibres musculaires des toxines libérées par la peur. Ce serait très mauvais pour la Course. Pas le moment de perdre ta concentration petite June. Tu n'es pas une débutante. Il règne une chaleur de gueux dans le sas. Terre battue ocre. Ogive ocre. Béton ocre. Oppression. Le compte à rebours défile dans sa boîte de cristal au-dessus du vantail de sortie. J'engage le rituel. J'appuie mes bras tendus contre le vantail qui va s'ouvrir. Je prends le contrôle de ma respiration. Je m'étire, une jambe après l'autre, un bras après l'autre, et le cou. Quand la Horde sera passée, chaque seconde comptera. La moindre lenteur peut être fatale. Je glisse ma main contre



ma cuisse tendue, contre le short de ma combinaison, contre le maillot qui colle à ma poitrine. Les jours pairs, je m'habille en rouge. Junior me dit que c'est de la folie. Que cela excite la Horde. Je dis, moi, que la Horde n'a pas d'yeux, juste des oreilles et un épiderme, très sensible. Je dis que la Horde se fout de la couleur de l'emballage de ce qu'elle dévore. J'ai vu son visage.

Je respire doucement pour me concentrer. Je plie les genoux. L'un après l'autre. En poussant sur les mollets. Cela tire un peu. Je ne la sens pas cette Course. Pourtant, j'en connais chaque seconde. L'Enceinte. La Horde. L'Oasis.

La Horde passe.

La Horde est aussi régulière qu'une horloge atomique. C'est drôle. Quand on sait ce qui l'a enfantée. Ce qui l'a affamée. Cela commence par une vibration, d'abord à peine perceptible. J'aime, oui, j'aime la sentir s'emparer de mon squelette, dans la relative protection du sas. Mon corps se met à danser, d'une danse légère : chaque os, chaque articulation, chaque ligament, jusqu'à la mâchoire. Puis il y a ce bloc de cris, de hurlements, de haine. Concentrés. Un bloc dense, carré, compact, auquel répond mon frisson. Une déferlante qui fait trembler les dix mètres d'épaisseur du mur extérieur de l'Enceinte. Dix mètres de béton entre la Horde et moi.

Au bout de mon frisson, tous mes muscles se crispent, malgré l'habitude, quand la note suraiguë passe devant moi, derrière la porte du sas, avant de s'éloigner dans des fréquences de plus en plus basses. Chaque cellule de mon corps ressent à quel point ce cri est inhumain. Une goutte de transpiration glisse, fidèle compagne de ma concentration, le long de mon épine dorsale. Je reste penchée, le front face à la porte extérieure du sas. Tendue comme un arc. Au-dessus de ma tête, le compte à rebours se rapproche du zéro. Il me reste douze secondes avant que la porte ne commence à se lever devant moi. Je me mets accroupi, en position de départ, le front à quelques centimètres du béton brut. Neuf secondes. Je vérifie machinalement que la calebasse est bien calée contre mon dos.

Cinq secondes. Un goût de fruit rance me remonte dans la gorge. Trois secondes. Je fixe, tétanisée, les lacets de mes runnings rouges. Deux secondes. Je fais et refais la Course dans ma tête. Une seconde. Cours, petite June, cours pour ta vie, cours comme tu n'as jamais couru. Cours pour ta vie. Cours pour la vie de tous ceux que tu aimes. Pense à Junior.

IV

Cours, petite June, cours.

Ce tremblement-là est rassurant. C'est celui des portes extérieures de l'Enceinte qui s'ouvrent toutes les unes après les autres, au fur et à mesure que la Horde passe. Rassurant, tu parles ! L'air qui s'engouffre est sec, âcre, brûlant. Mais je me sens déjà de l'autre côté. Je suis déjà dans l'Oasis, vision tremblante, diffractée dans la clarté du soleil. Elle a l'air si proche. Illusion. Elle a l'air douce et verte comme la peau d'un citron. L'Oasis, lieu de mort, source de vie. La Course est ce balancier qui mène de l'Enceinte à l'Oasis. Et de l'Oasis à l'Enceinte. Avant que la Horde ne revienne.

Je crois à la préparation. Je crois au rituel. Je crois en l'entraînement intensif que je fais subir à mon corps. Je crois que cette fois-ci, encore, j'échapperai à la Horde. La Course n'est pas un sprint. La Course n'est pas un marathon. La Course fait 1 613 mètres. En moyenne. Car la Course est soumise aux aléas de la frontière. La frontière de l'Oasis bouge. La frontière bouge de manière imprévisible. Il n'y a pas de récurrence. Il n'y a pas de répétition. Il n'y a pas de schéma. 1 613 mètres. Juste une saloperie de moyenne. Il faut ajuster le temps de la cueillette au temps de la Course.

Je suis sortie, ça y est. J'ai jailli de l'Enceinte dès que la porte s'est ouverte au-dessus de ma tête. Je ne dois pas partir trop vite. Mon regard avide plonge vers l'horizon. L'Oasis a l'air loin aujourd'hui. Je dois ajuster le rythme de ma course. Cours, petite June. Cours. Aucune tension, aucune douleur. Aucun point de crispation, chevilles, mollets, genoux, cuisses, hanches. Tout va bien, tout est fluide. L'Oasis est plus éloignée de l'Enceinte que la dernière fois. Je me tiens bien droite et ma course est déliée. Mes pieds foulent la terre ocre battue et rebattue par le passage de la Horde. Le vibreur, contre mon poignet, décompte le temps. Le temps de l'aller et du retour. Cueillette comprise. Avant le retour de la Horde. Cours, petite June.

Tu es dans l'Oasis, petite June.

L'Oasis est luxuriante, enivrante, entêtante, un bloc brutal de senteurs fruitées qui m'assaille, m'enveloppe, me supplie de rester, de renoncer. L'étreinte est multiple, parfums de satiété, de cerises gorgées, de pêches gonflées, de mandarines ventruées et d'oranges abandonnées à la paume qui caressera leur épiderme rugueux. Les fruits pendent bas dans ce verger, en ligne de fuite vers tous les horizons, par grappes de couleur, jaune citron, vert pomme, bleu lavande. J'ai posé mes mains sur mes genoux. Bien respirer après la Course. L'Oasis m'a déjà happée dans son univers déroutant, euphorisant à s'en arracher la tête. Je me laisse

V

quelques secondes, pas plus, pour retrouver mes esprits. L'Enceinte dans mon dos, sa présence imposante et muette comme une exigence. La Horde, je ne la sens plus, je ne l'entends plus, je ne la vois plus, mais elle tape, tapie derrière mes yeux, avec un appétit d'apocalypse.

J'ai respiré trois longues goulées de cet air alangui de sucres et de sucres. Je redresse la tête. Je détache de mon dos la longue calebasse de jute dans laquelle je ramènerai ma cueillette. L'Oasis est perverse. Elle ne me donne à saisir, au plus près, que des fruits trop imbibés d'eau, trop amers ou trop étriqués. Pour aller cueillir les prunes aux reflets d'ambre, il faut s'enfoncer plus loin dans l'Oasis. Au risque de perdre trop de temps, au risque de croiser la Horde au retour, au risque de ne pas rejoindre l'Enceinte, au risque de ne pas rentrer du tout. Aujourd'hui, les froissements profonds de l'Oasis bruissent comme le piétinement d'un fleuve de scarabées frottant leurs élytres. Cela ne me dit rien qui vaille. Mon instinct me guide vers la simplicité des branches les plus proches. Le compte à rebours tape contre la veine de mon poignet, me trotte dans la tête et me susurre pourtant que j'ai le temps d'aller cueillir, loin au fond du jardin, les pommes d'or des Hespérides.

Tu cueilles le fruit défendu, petite June.

Ces gros fruits vert amande, entre melon et pastèque, vont suffire à remplir ma besace en peu de temps. Je laisse ma main me guider et mon esprit se concentrer sur la Course de retour, évaluer le temps que je dois sauver pour revenir chargée vers l'Enceinte, le temps que je dois sauver pour me sauver moi-même. Ce qui me guide aussi à travers le goutte-à-goutte du temps, c'est le poids de chaque fruit. J'ai appris à les peser du bout des doigts, à quelques grammes près. Je connais mes capacités, je connais mes tolérances physiques, je connais mes marges de défaillances. Je connais le temps qu'il me faut pour me redresser, même les genoux écorchés par la rocaïlle, même le goût poisseux du sang sur la langue, si mon fardeau me fait trébucher, une fois, deux fois. J'ai appris à me relever, à ramasser les fruits qui ont roulé hors de mon sac, pas plus de cinq ou six, en moins de dix secondes. La Course est un travail du corps avec l'esprit, de précision, d'endurance et de répétition.

Mais ce fruit-là, un peu plus loin, n'est pas comme les autres. Vraiment pas. Il est plus ventru, dessiné à grosses côtes, sombre, pourpre, comme un fanal, un appel, une proposition. Seul au milieu de ses congénères qui, eux, ne me donnent à voir qu'une rondeur verte, souriante et banale. Dangereux ? Pour le cueillir, je dois m'éloigner un peu plus de la frontière, faire quelques pas de plus vers le cœur de l'Oasis. J'ai posé ma calebasse. La Supervision va me le reprocher. Il n'y a que ce fruit-là, ce fruit lourd, ce fruit cramoisi, vers lequel ma main se tend déjà.

La Horde revient.

Le retour de la Horde, cela commence par un grondement sourd et lointain. Et une terrible envie de tourner la tête, un titillement agaçant à la limite de vision périphérique. Mais il est essentiel de ne pas regarder la Horde. Pour survivre. J'ai voulu regarder la Horde. Une fois. Je me souviens. J'avais pris un peu d'avance. Oui, bien entendu, on peut jouer avec l'horloge. Il suffit de remplir un peu moins la calebasse. La Supervision finit par le savoir. Mais ce jour-là j'avais cette envie tenace de regarder la Horde. Folie. J'ai posé mon sac à terre. Je me suis tourné vers la gauche. Face à la Horde. La Horde tourne autour de l'Enceinte dans le sens contraire des aiguilles d'une montre. Ce jour-là, j'aurais dû mourir. Je suis la seule à avoir vu son visage en face.

La Horde n'a pas de forme. La horde est un cri. La Horde est un magma fascinant. La Horde est un amas hystérique de membres entrelacés, de corps vibrants, de grimaces hurlantes qui lui font un visage tétanisé. Un visage dément dont la matière est un remugle de griffes, de crocs et de dents acérées. Le visage hypnotique du chaos absolu. Le visage de la mort qui vient. J'étais tétanisée. Ce qui m'a sauvée, c'est le tremblement, la vibration qui montait dans le sol. La calebasse que j'avais posée bien debout devant moi a chuté sur mes pieds. Une pomme rouge a roulé vers moi et capté mon attention. Le charme était rompu. Je me suis réveillée. Je n'ai pas ramassé la pomme. Je n'avais plus le temps. Je l'ai remerciée de m'avoir sauvé la vie. Et j'ai couru vers l'Enceinte comme jamais je n'avais couru, comme la folle que j'étais.

Tu tombes, petite June !

Le sas s'ouvre devant moi de sa bouche grinçante et sans dents. Je fixe ce trou sombre qui signifie la vie. Je ne referai plus jamais l'erreur de regarder la Horde. J'y pense et je bute contre un obstacle inattendu, une marche dans la terre ocre qui ne doit pas se trouver là. Je trébuche, je chute, je vais mourir. Je tombe mal, à plat ventre, étalée de tout mon long. Je mords la poussière jaune avec son goût de saumure. Je vais mourir ! Je crache devant moi. La calebasse a basculé par-dessus mes épaules, par-dessus ma tête, emportée par l'inertie. Elle git, tordue, cassée, pliée, à un mètre devant moi, à gauche de la ligne de la Course. À un mètre devant moi à droite de la ligne de la Course, il y a une anomalie, une tâche de couleur ronde, violette, veinée de noir. Le fruit défendu a roulé hors du sac. Un cueilleur ne rentre pas les mains vides.

Je commence à sentir la chaleur de la Horde, le mur d'énergie chaud et vibrant qui monte sur ma gauche en une vague de chaleur. Je ne veux

VII

pas mourir de cette façon-là. Je me relève d'un bond. Ma cheville craque. Comme un coup de poignard. Au-dessus de la malléole. Je ne dois pas mourir. J'ai voulu partir en même temps vers la calebasse et vers la pomme noire. Je ne sais pas comment je réussis à m'emparer des deux et à replacer le sac entre mes épaules. L'envie de vivre. La chaleur monte aussi dans mon corps et anesthésie la douleur. Un peu. L'Enceinte est proche. Le sas est encore ouvert. La douleur irradie à partir de mon pied et remonte jusqu'à mon pubis. Je suis repartie. Je cours à nouveau. Cours, petite June. Je sens le halètement de la Horde me chauffer la joue gauche comme une braise malfaisante. Cours, petite June, cours.

Cours, cours encore, petite June, pour échapper à la Horde.

Rien ne compte que la bouche noire au bas de l'Enceinte. Elle commence à se refermer, dans des relents d'huile rance, les odeurs de l'Enceinte, je suis si proche. La Horde, elle, renifle et salive, bête immonde, immense et avide, enivrée par le parfum de mon sang. Voilà longtemps qu'elle n'a pas dévoré de coureur. L'enchaînement des gestes, ou plutôt le geste unique qui peut me sauver, je le répète tous les jours. Ce matin encore. Le geste de la dernière seconde, de la dernière chance. Celui que j'accomplis tous sens éteints, dans une concentration absolue. Il reste un mètre entre le lourd vantail de béton et le sol. Je me suis désaxée. Je balance la calebasse à travers l'ouverture. Je m'appuie sur le mouvement pour baisser mon centre de gravité et entamer ma glissade. Ma peau griffe la terre battue. Mon corps est un arc tendu dont le bout de la flèche est ma running rouge qui glisse la première dans la fente qui se ferme. Dans le dernier dixième de seconde. Je plaque mon corps au sol en essayant de ne pas freiner ma glissade. Ma joue s'ouvre contre le béton. Je serre les bras contre mes flancs. La porte de béton se referme avec un bruit de guillotine, puis un petit son bizarre, humide et mou. Mes cheveux ras sont toujours sur mon crâne. Je suis vivante. Je suis entière.

Je sens une main dont les cinq griffes sont plantées dans mon épaule. Cela me fait de plus en plus mal. J'arrache cette main de mon épaule et je la jette dans la poussière, devant moi. Souvenir sanguinolent de la Horde. Je sais où se trouvent la trousse de secours et sa dose de vaccin. Je sais que j'ai quelques secondes pour m'injecter le produit, pour que mon système immunitaire ait la moindre chance de gagner. Et trois jours d'attente pour savoir laquelle des deux portes du sas va finir par s'ouvrir. Je pense à Junior.

VIII

De formation scientifique, mais dévoreur de toutes les littératures et adorateur des récits messianiques de Robert Silverberg, Grégoire Kenner, après avoir construit des routes, cofondé une des premières entreprises de biotechnologie de France, profité de la bulle Internet, vendu des voitures, financé des trains, et fréquenté un atelier d'écriture qui lui a fait découvrir le haïku et les écrivains russes, est parti à la recherche du *sense of wonder*. Son premier texte, publié dans *Galaxies*, a été finaliste du Prix Rosny aîné 2018.



IX

Petites histoires de la fin du monde

Franck Petruzzelli

« Petites histoires de la fin du monde » commence comme une nouvelle post-apocalyptique classique : un voyageur, dûment revêtu d'une combinaison protectrice, traverse des paysages ravagés, couverts de cendres, pour assurer le lien entre des communautés survivantes d'on ne sait quelle Apocalypse. Il en profite pour porter des nouvelles de l'une à l'autre et pour échanger des marchandises. Pour autant, ce n'est pas un personnage très sympathique. Les propos qu'il tient, les actions qui sont les siennes ne sont pas particulièrement celles d'un chevalier blanc... Le jury a apprécié la qualité d'écriture du texte, et la leçon donnée, qui fait appel aux capacités de mise à distance du lecteur. C'est pour cela qu'il l'a sélectionnée parmi les ultimes finalistes. À vous de la découvrir.

Pierre Gévert

Président du jury du Prix Alain le Bussy 2023

I.

Avant de pénétrer dans le sas, Yak se retourne une dernière fois. Il contemple le chemin parcouru derrière l'écran de son casque. La trace de ses pas se perd dans une crasse informe. Le vent ne souffle toujours pas. Il passe sa main gantée sur la surface transparente de l'écran, dans l'espoir d'en nettoyer les poussières qui s'y sont collées. Le ciel n'est qu'un grand amas de cette même poussière grisâtre. La lumière du soleil filtre à peine à travers. Les traces de son traîneau, parallèles, sont profondes dans ce sol que nul autre ne foule jamais. Les seuls reliefs de cette désolation obscure sont les ruines qui forment un cercle derrière lui, et qui indiquent l'entrée des habitations. Il n'y a plus d'arbres, plus d'animaux, plus de routes, plus de panneaux indicateurs, plus rien d'autre que la poussière que sont devenues toutes ces choses.

« Ça faisait longtemps qu'on avait pas essayé une telle purée de carbone ! » s'exclame le chef du hameau en lui souhaitant la bienvenue.

« Plus longtemps encore que votre dernière visite, Yak », ajoute-t-il pendant que le visiteur se débarrasse de sa combinaison étanche en

X

peinant, après être passé sous la douche désinfectante. Il a d'abord retiré son casque, humant prudemment l'atmosphère rance du couloir, avant de faire glisser ses gants, et de retirer ses lourdes bottes. Bien que dévêtu, à l'intérieur du souterrain, il se met soudain à transpirer. Son hôte avance un tabouret afin qu'il puisse se débarrasser plus facilement des autres éléments de sa combinaison, comme le filtre à particules ou le récupérateur d'urine. Une fois totalement débarrassé de ses protections, Yak révèle son costume synthétique, certes désuet mais qui a conservé son élégance. En le découvrant, le chef bat des mains et se retourne vers le couple qui l'a accompagné et qui est resté en retrait jusqu'alors.

« Toujours la classe, ce Yak, hein ? »

L'homme et la femme, très jeunes, acquiescent, trop intimidés pour parler. Yak les observe un instant. À peine majeurs, à peine mariés. L'un d'eux doit être la progéniture du chef, en déduit-il. Le chef leur offre le privilège de rencontrer le seul type qui se promène à l'extérieur en avant-première. Yak ne se souvient pas avec précision de sa dernière visite. Cet endroit est tellement petit, insignifiant ! Et pourtant, il fait aussi partie des derniers bastions de l'humanité, bien qu'il ne doive pas abriter plus de cinquante survivants. L'information doit figurer dans son agenda, mais bien sûr il ne va pas vérifier maintenant. Il décide que sa venue précédente remonte à au moins cinq ans. C'est plus que probable. Il n'aime pas se rendre trop souvent dans la steppe. Il a toujours peur de s'y perdre, malgré ses boussoles et ses cartes. Depuis que le système de guidage par satellite est tombé en panne, de vastes portions du monde sont retombées dans l'oubli. Elles sont inaccessibles, sans pour autant pouvoir prétendre avoir été rendues à leur état naturel, sauvage. Le chaos règne partout. Il est désormais impossible, tout le monde le sait, de revenir en arrière. Trop tard. Yak a connu le monde d'avant. Et il ne le regrette pas. Aujourd'hui, il fait exactement ce dont il a rêvé toute sa vie.

Une dernière louche et Yak termine son assiette. Il n'a guère apprécié cette soupe fade et principalement composée de tubercules, mais il s'agit apparemment d'un plat de fête dans le souterrain. Il s'essuie la bouche à l'aide d'une serviette rêche et contemple les murs gris qui les entourent. Des lampes brûlent au plafond, alimentées par des groupes électrogènes. Yak se demande où les habitants se procurent l'essence nécessaire. Mais après tout, ceux qui ont eu la chance de survivre étaient les plus débrouillards et les plus prévoyants. Chaque refuge a ses secrets. Et il n'est pas là pour les percer. Au moins, il a mangé chaud, et l'air dans la grande cave est frais. Le chef sort de l'eau-de-vie, un alcool de racines qu'ils distillent eux-mêmes, pour l'occasion. Les verres tournent et s'entrechoquent. Yak est parfaitement conscient des attentes dont il est l'objet, de l'impatience des gens, des grands yeux des rares enfants, des

XI

regards en coin que lui adressent les plus vieux. Il boit lentement et se lève. En silence, il va jusqu'au banc où il a déposé ses sacs. Il les ouvre et en sort plusieurs papiers, méticuleusement. Puis son agenda, dans lequel il consignera tout ce qui sera dit ce soir. Enfin, il se retourne vers eux et, alors qu'il est au centre de l'attention, se racle la gorge.

« Je vous remercie pour votre hospitalité, gens de Minaki.

— Et nous te remercions de ta venue ! » l'interrompt brutalement mais avec enthousiasme un homme dans l'assemblée.

Yak lui sourit.

« Ça faisait longtemps. Trop longtemps. » Il laisse planer le silence, comme de la poussière en suspension. « Et maintenant, laissez-moi vous donner les dernières informations ! »

Un soupir accompagne cette annonce, une douce clameur dans laquelle se mêlent appréhension et excitation.

D'abord, Yak leur rappelle que voilà maintenant seize ans que la surface du monde n'est plus habitable. Sans s'aider des circulaires officielles qu'il a laissées dans un de ses sacs, il leur rappelle que le virus circule toujours activement. « Deux ans auparavant, les habitants de Pinawa qui avaient refusé de quitter la ville ont été contaminés. Quarante-vingt-dix-neuf pour cent sont morts durant les trois premiers jours, seule une poignée d'entre eux a survécu aux neuf jours suivants. Aucun refuge n'a voulu les accueillir par crainte de la contamination, cependant ils ont fondé un hameau sur les ruines de Vassar. Ils ont appelé leur abri le Coquillage Blanc. Ils ont rédigé un manifeste dans lequel ils appellent à la compassion de tous. Les gens de Kenora, émus, leur ont fait parvenir des semences en utilisant un ancien système d'irrigation. L'aventure fut épique, et si vous le souhaitez, je vous raconterai en fin de soirée comment quatre jeunes hommes, originaires de Kenora, ont rallié le Coquillage Blanc en deux semaines à peine, en empruntant ces tunnels et ces conduites à moitié inondées. »

Ensuite, Yak passe aux faits divers. La plupart des endroits dont il parle n'évoquent rien pour son public, sans pour autant émousser la passion et le recueillement de ces hommes et de ces femmes. Quand il leur raconte comment une femme, qui pensait avoir contracté la maladie, a tué ses deux enfants avant de se donner la mort, plusieurs pleurent sans pudeur. Qui parmi eux n'a pas songé un jour qu'il ou elle pourrait tomber malade, à cause d'une poussière ou d'un défaut des filtres atmosphériques ?

Toutefois, Yak a aussi de bonnes nouvelles à leur communiquer. Il les garde en général pour la fin. Cette fois, il leur parle longuement d'un refuge, nommé Migisi, dont les occupants ont tenté une sortie. Bien équipés, et Yak désigne alors sa propre combinaison à titre d'exemple,

XII

ceux-ci se sont aventurés pendant plusieurs mois à l'extérieur. Dans les tréfonds d'une vallée reculée, ils ont découvert une forêt à l'agonie, pourrissante. Les arbres étaient tous malades, blancs et visqueux. À leurs pieds pourtant, ils ont découvert des champignons. Ils en ont prélevé et les analyses ultérieures ont révélé qu'ils étaient sains et même comestibles. Il est certain qu'ils vont tenter de les cultiver et peut-être qu'un jour, ces champignons arriveront aussi sur cette table, celle des habitants de Minaki. Le public s'enthousiasme alors pour ces champignons. Si quelque chose parvient à pousser dehors... La suite de cette hypothèse se perd dans les murmures de l'espoir, qu'on prononce à voix très basse afin de ne pas tenter le destin, ou le diable.

Plus tard les enfants tombent de sommeil, et leurs parents ne les portent pas jusque dans leurs lits. Ils ont bien trop peur de manquer une information importante, ou une histoire effrayante, de celles que Yak garde toujours pour les dernières heures de la nuit, justement quand les enfants se sont écroulés, terrassés par cette veille inhabituelle. Il a d'ailleurs sorti d'autres carnets de ses sacs, qu'il compulse d'un air concentré. Certains sortent des herbes dont ils bourrent de longues pipes qui circulent de main en main. Dans certains endroits, comme Minaki, quand les habitants disposent encore d'un éclairage artificiel, ils n'hésitent pas à faire pousser toutes sortes de substances. Yak est heureux de recevoir une pipe à son seul usage. Il reprend un peu d'alcool, malgré l'excédent de chaleur qu'il ressent déjà. Est-ce la chaleur que dégagent son corps excité et son esprit survolté à l'idée de faire ce qu'il préfère, ce pour quoi il est fait, ou bien est-ce la chaleur dégagée par cette petite foule sous le plafond du souterrain ? Il s'en moque, et éponge la sueur qui perle à son front d'un revers de manche. Il a tellement de choses encore à leur raconter. Tellement d'histoires à transmettre.

2.

Yak est resté trois jours à Minaki. Il en est reparti avec la promesse de ne pas attendre de nouveau cinq ans avant de revenir. Plusieurs habitants l'ont pris dans leurs bras, et l'ont étreint avec effusion. On lui a fait des cadeaux. De la nourriture surtout, mais aussi des herbes à fumer et de l'eau-de-vie. Une femme lui a confié une mèche coupée dans l'abondante chevelure de sa fille, âgée de deux ans et d'une longueur étonnante.

« Pour la montrer aux autres... Ce sont des cheveux très rares », a-t-elle affirmé.

Yak a hoché la tête, d'accord avec la jeune mère. Il n'a pas vu une coiffure d'une telle vigueur depuis des années. Quand les enfants ne

XIII

naissent pas chauves, leurs crânes sont plutôt couverts de touffes noires et clairsemées. C'est peut-être une raison d'espérer, un signe des temps nouveaux, du renouveau, comme l'affirme le chef du hameau de Minaki, la voix légèrement tremblante.

« En tout cas, c'est une information digne d'être répandue, et cette mèche m'y aidera », lui répond Yak, plein d'assurance, en brandissant le possible signe du renouveau.

Il tire à présent son lourd traîneau dans un sable noir et humide qui le ralentit. À travers son casque, il distingue désormais la mer. C'est une énorme masse grise, gluante et immobile. Les crêtes de ses faibles vagues luisent dans la lueur mourante du ciel. Il n'y a pas un souffle de vent. Yak n'en peut plus. Si le ponton n'apparaît pas d'ici une heure, il laissera tomber et dressera sa tente là, sur cette plage morte. Enfin la brume tombe et la digue surgit, ourlée d'huiles sombres et d'algues fantomatiques. Des tiges de métal sont plantées dans son flanc, banderilles rouillées d'une mise à mort qui a échoué. Sur leurs pointes sont fixées des lanternes. Yak aperçoit le chemin. Et la dune inévitable, qui occulte l'horizon. Le voilà enfin arrivé à Kenora.

La dune, qui recouvre des bâtiments autrefois destinés aux bateaux et à la pêche, compte trois cents habitants. Yak vient souvent les trouver. Peut-être éprouve-t-il la nostalgie de ceux qui ont connu le monde d'avant, quand se rendre au bord de la mer signifiait respirer, se reposer, être loin de tout ? Un havre, écrit-il dans son agenda ce soir-là. Il était trop fatigué pour raconter les dernières informations à une telle audience dès son arrivée. On lui a servi à dîner, on lui a fait couler un bain chaud et on lui a donné une cabine à bord d'un navire en cale sèche, pour dormir. Aké est montée avec lui. Elle l'a déshabillé, massé et lavé. Il est resté allongé, se délassant enfin sous ses doigts doux et experts. Ensuite, après l'avoir mis sur le ventre pour détendre ses muscles et brosser sa crinière cendrée, elle l'a à nouveau retourné et s'est accroupie sur lui. Elle est nue et le chevauche. Le pénis de Yak, durci par une longue abstinence autant que par le spectacle du corps mince de la jeune femme, s'est glissé en elle et s'acharne à y rester. *Cette femme n'est rien, elle ne sera bientôt plus que poussière*, a-t-il pensé avant de s'abandonner aux mouvements ondulants de ses hanches et aux coups plus verticaux de ses reins. Il a joui deux fois avant de s'endormir.

Le lendemain matin, Yak se sent d'une incroyable mais très agréable mollesse. Il paresse toute la journée, se faisant servir à boire et à manger par les habitants de Kenora, compulsant ses notes et son agenda, seulement interrompu par Aké qui varie les plaisirs en lui offrant tour à tour sa bouche et son vagin.

XIV

« Et maintenant, des nouvelles du Laboratoire ! » clame Yak afin de couvrir le tumulte des voix. Tous sont passablement excités par les dernières nouvelles. Il faut dire que Yak s'est surpassé. On ne l'arrête plus. Plusieurs fois pendant la soirée, alors qu'il est sur l'estrade, face aux dizaines d'épaves surélevées dans le grand hangar sous la dune, il a croisé le regard admiratif d'Aké. Il ira peut-être au lit à l'aube, mais il sait qu'il n'ira pas seul. « Le Laboratoire... », reprend Yak un ton plus bas, car il a réussi à capter leur attention. Tous maintenant se taisent, sont suspendus à ses lèvres. « Vous savez que nul ne sait où il se trouve. Pas même moi. J'en ai reçu des nouvelles le mois dernier. Un émissaire du gouvernement transitoire de sécurité est venu me trouver. Il m'a dit "Yak, nous savons que tu relies entre elles les communautés, alors va leur annoncer ceci de notre part." Et me voilà ! Ils ont mis au point un nouveau prototype de vaccin. Les essais humains ont déjà commencé à l'heure où je vous parle. Ce n'est plus qu'une question de mois avant que, peut-être, nous puissions sortir et nettoyer la Terre. La sauver. Les scientifiques nourrissent de grands espoirs. Je sais qu'ils ont échoué par le passé à nous sauver, à nous protéger, mais cette fois c'est peut-être la bonne ! »

Un silence pesant s'installe, avant que ne remonte jusqu'à la voûte la clameur de la rumination. Alors il brandit la longue mèche devant ces visages gris et ces yeux noirs, devant ces peaux ternes et ces cœurs affolés. « D'ailleurs, voici quelques cheveux qu'une mère m'a donnés à Vassar, afin que je les emporte avec moi et les montre partout à tout le monde. Le signe des temps nouveaux ! »

Une exclamation unique et profonde s'élève de la foule. Plusieurs se lèvent et s'approchent. Tout le monde veut voir la tresse épaisse entre les doigts de Yak. Ils voudraient pouvoir la toucher, mais seul le chef, sur l'estrade lui aussi, ose avancer et l'effleurer. Il retire instantanément ses doigts gourds, comme s'il venait de les plonger dans le feu.

« C'est vrai ! » s'écrie-t-il.

Plus tard, Yak leur parle d'un endroit, nommé Kisaki, où les gens sont parvenus à faire pousser des fraises. Ce sont de petites fraises plus roses que rouges, peu sucrées, légèrement sèches, mais quand même ce sont des fraises. Il en ramènera lors de son prochain séjour. Il adresse un clin d'œil presque invisible à Aké. Quand les sabliers indiquent la fin de la nuit, dans un silence tissé de sable qui crisse et de rêves éveillés, Yak leur parle enfin de Minaki.

« Minaki est un hameau souterrain quelque part au sud, dans la steppe. Le virus y a pénétré. Une cinquantaine de personnes y ont échappé, car elles étaient alors en expédition. Quand elles sont revenues, elles sont devenues folles de douleur d'avoir perdu leurs proches. Alors,

elles se sont armées et sont ressorties. Elles se sont dirigées vers l'ouest et ont massacré deux communautés isolées. Certains prétendent que ces survivants devenus fous envisagent de se rendre au nord, pour y tuer les hommes, y violer les femmes et y piller les réserves. »

Des grondements montent depuis le parterre. Le chef, ensommeillé, bondit soudain et se rapproche de Yak. Il lui demande des détails. Des hommes les rejoignent. Bientôt, tous ne parlent plus que de se défendre, d'attaquer, de siège et de bataille. Yak recule, les laisse à leurs affaires, prend des notes. Il désigne sur une de ses cartes topographiques, maculée de poussière, l'emplacement de Minaki. Enfin, il sourit, songe au hameau enseveli par la poussière, au jeune couple de mariés, à l'eau-de-vie et aux herbes. Aké lui fait un signe qu'il capte du coin de l'œil et il la voit partir en direction de sa cabine.

3.

Yak ne prend pas la peine de vérifier s'il est seul avant d'enlever sa combinaison. Il pose le casque sur le traîneau, qu'il a tiré jusque dans l'ombre du grand arbre. C'est un feuillu majestueux, dont le tronc est plus épais que trois hommes qui se tiendraient en cercle. Ses branches sont larges et charnues, elles s'étendent comme des mains et adoucissent les rayons du soleil. Ici, de l'autre côté de la dune mais assez loin de la mer, il n'y a ni brume ni poussière. L'herbe tendre boucle sur la terre bombée comme un crâne. Yak distingue même de minuscules fleurs. L'oasis, bien plus que la misérable touffe de cheveux longs, représente la renaissance tant attendue. Et c'est loin d'être la seule oasis qu'il connaisse. Une fois débarrassé de son encombrant déguisement, il retourne au traîneau et en sort de la nourriture et de l'alcool. Il entend pique-niquer au soleil avant de faire une sieste à l'ombre. Mais auparavant, il se tourne vers l'horizon chargé de sel et respire profondément, à pleins poumons. Il gonfle sa poitrine au maximum, nettoie ses entrailles de la poussière des refuges et de la saleté qui stagne autour. Dans son dos, à quelques kilomètres, commence le grand désert de poussière, gencive aride sur laquelle finissent de s'ébrécher les villes cariées, noyées dans la cendre. Yak, quand il se rend à l'oasis, refuse d'imaginer les tas de cadavres qui couronnent encore les rares immeubles à tenir debout. S'il aime l'idée d'un monde qui se désagrège alors qu'il peut jouer à être le dernier homme sur Terre, il ne goûte guère le spectacle. Yak a toujours préféré imaginer plutôt que de voir.

Plus tard, repu, il prend son agenda et entreprend de rayer Minaki de sa liste. Il est convaincu que les gens de Kenora vont les détruire, comme tant d'autres, influencés par ses informations, en ont détruit tant d'autres.

XVI

Il a même vu, de ses propres yeux, des communautés entières décimées par un virus qui ne circule plus depuis des années. C'est ainsi qu'il a réalisé que ses informations avaient le pouvoir de rendre réel ce qui ne l'était plus ou ce qui ne l'était pas. Des gens mouraient simplement parce qu'ils croyaient que Yak disait la vérité. Bientôt, il ne restera plus grand monde. Yak souhaiterait que les dernières communautés s'éteignent quand lui aussi mourra, quand sa vie prendra fin. Ce qui devrait arriver dans une dizaine d'années, songe-t-il mélancoliquement en caressant ses longs cheveux gris.

Quand la nuit tombe, il lève le nez vers les étoiles, innombrables dans le ciel dégagé de toute pollution lumineuse. Il se rappelle les ciels de son enfance, quand les étoiles étaient invisibles, et la Lune floue derrière les voiles de pollution. Il aime ce nouveau monde. Il y puise l'inspiration qui lui permet de rédiger les informations. Il l'aime tellement qu'il n'a aucune envie de le partager.

© Franck Petruzzelli 2023

Franck Petruzzelli a 45 ans et travaille comme consultant dans le sud de la France pour un éditeur de logiciels. En tant qu'auteur, il est régulièrement publié depuis 2017 par les éditions La Gauloise. En 2018, sa nouvelle « Des roses en novembre » a figuré dans le *Géante Rouge* hors-série le Bussy. En 2022, sa nouvelle « L'Évasion » a remporté le premier prix du concours Écrire Cannes.



La science-fiction ukrainienne à l'époque soviétique

(traduite en français)

Patrice Lajoie

Durant toute l'époque soviétique, des auteurs ukrainiens ont régulièrement été traduits en français. Pour autant, la distinction avec leurs homologues russes était rarement faite. Il faut dire que quasiment tout ou presque était traduit du russe, même quand les œuvres étaient initialement publiées en ukrainien. Mais qu'est-ce alors qu'un auteur ukrainien ? Bien des Soviétiques sont nés en Ukraine sans pour autant être ukrainiens. C'est le cas d'auteurs tels qu'Anatoli Dnieprov, dont une demi-douzaine de nouvelles ont été traduites en français. Dnieprov n'a écrit qu'en russe, et a fait toute sa carrière en Russie : il ne peut donc en aucun cas être considéré comme un auteur ukrainien. Il faut en fait prêter attention à deux critères : un objectif, le fait que l'auteur écrive, au moins partiellement, et un autre plus subjectif, le fait que l'auteur ait un réel enracinement local, qu'il soit russophone ou ukrainophone.

Une fois ces critères appliqués, on peut se rendre compte qu'une poignée d'auteurs ukrainiens ont bien été traduits en français. Cependant, on peut leur appliquer la même catégorisation qu'aux auteurs russes.

Les physiciens

L'étiquette de « physicien » s'appliquait aux auteurs qui œuvraient dans le cadre strict de l'idéologie soviétique, proposant une SF parfois audacieuse sur le plan des idées scientifiques (sauf du vivant de Staline), mais terriblement plate sur le plan stylistique et mettant en œuvre des personnages stéréotypés, et même souvent caricaturaux. De ceux qui ont été traduits, on notera, pour la période de l'Âge d'Or de la SF soviétique, Leonid Onochko. Celui-ci publie en 1959 le roman *Sur la planète orange*, dans lequel des rois astronautes se posent sur Vénus et se lancent dans l'exploration d'un monde repeuplé de reptiles tous plus ou moins dangereux. Ils entrent cependant rapidement en contact avec une civilisation d'êtres humanoïdes, elle-même menacée par une invasion de nains jaunes venus d'un ancien satellite de Vénus maintenant disparu. Ce roman est avant tout un plagiat presque intégral de la trame d'*Aelita*, d'Alexei Tolstoï. Mais les personnages n'ont tout simplement aucun caractère propre, on sait juste que l'un d'entre eux est plus gros que les autres – ce qui est considéré par ces derniers comme une tare. *Sur la*

XVIII

planète orange était un roman déjà dépassé lors de sa parution, il l'était encore plus lorsqu'il a été traduit en français.

Pour la période plus récente, il faut compter sur Volodymyr (en russe Vladimir) Mikhanovski, dont seules des nouvelles ont été traduites (mais il n'a écrit qu'un seul roman à l'époque soviétique), dans deux recueils publiés par les éditions soviétiques elles-mêmes. La qualité de ces textes est très aléatoire. Il s'est essayé au comique dans une série de nouvelles ayant pour héros un certain Charlie MacGrown, un soi-disant ingénieur en robotique. Elles tombent souvent à plat faute de crédibilité du postulat de base. Ainsi dans *Le Secret de Pluton* (1962), il est question d'une fusée envoyée vers Pluton et pilotée par un robot. La fusée dévie de sa trajectoire sans que les ingénieurs du centre de contrôle terrestre ne s'en rendent compte. Et le monde que le robot se met alors à décrire, que tout le monde croit être Pluton, est en fait la Terre. Peut-on sérieusement imaginer une mission spatiale lancée ainsi à l'aveuglette ? Plus intéressante est la nouvelle *Au Pays de l'Inforie* (1971), dans laquelle un homme se promène en forêt et finit par arriver dans une étrange ville où les gens ne se nourrissent pas de matières comestibles mais d'information, ici nommée Inforie. *Sa place dans la vie* (1979) décrit quant à lui une curieuse cité dotée d'un labyrinthe capable de déterminer à coup sûr la place de celui qui le parcourt dans la société. Mais le passage dans le labyrinthe est payant et les basses classes en sont exclues. Tout cela reste cependant, là encore, très daté. Ce n'est pas dans cette science-fiction qu'il faut chercher de l'innovation.

Les lyriques

Les lyriques, dont les chefs de file en Russie étaient les frères Strougatski, prônaient une SF plus humaine, plus psychologique, et donc un peu plus éloignée des idéaux du Parti. L'un de leurs représentants les plus notables en Ukraine était Oless Berdnyk, qui ne s'embarassait pas de physique ou de technologie dans ses textes. Seule une poignée de nouvelles ont été traduites en français. Avec *Un chœur d'éléments* (1967), traduit dans les pages de *Galaxies*, il nous offre un texte un peu fou pour l'époque soviétique. Un jeune homme, en vacances dans son village d'origine, croise un vieil excentrique qui prétend construire un vaisseau spatial dont la propulsion se ferait... à l'aide de la musique des éléments. Ce récit, ode bucolique à la liberté, rappelle par certains aspects l'esprit de Clifford Simak. Deux fragments de son œuvre principale, le roman *Le Corsaire stellaire*, dont nous a parlé ici même Mykola Hrytsenko, ont aussi été traduits. C'est là encore un texte hors norme, et pas seulement pour la science-fiction soviétique. Il aborde le thème de « l'archéologie mystérieuse » tout en ayant les caractéristiques d'un récit

XIX

cosmogonique de haute volée. Cerise sur le gâteau, il est servi par une belle plume lyrique. Berdnyk est sans doute l'auteur de science-fiction soviétique qui a le plus été persécuté par les autorités. On perquisitionne son domicile en 1972, on ordonne en 1976 le retrait de ses livres des bibliothèques lorsqu'il rejoint la branche ukrainienne du Groupe Helsinki, et il est finalement arrêté en 1979. Il passera plusieurs années de prison. Autre auteur étonnant pour l'époque soviétique, et malheureusement fort peu traduit : Volodymyr Drozd. Il ne craignait pas de sculpter des mondes en réactualisant singulièrement le mythe de Pygmalion dans une nouvelle du même nom (1969). Il dresse dans « Pygmalion » le portrait d'un artiste, un demiurge qui, pour exercer son talent, bâtit une ville entière sur un monde désert afin de l'offrir à la femme artificielle qu'il a créée. Mais un inconnu, un cosmonaute de passage, va lui ravir l'amour de sa belle et rendre sa création caduque. « Pygmalion » est un bijou de poésie. Drozd a aussi brillamment œuvré dans le registre de la prose chimérique (le réalisme magique ukrainien), notamment avec la nouvelle « Le Soleil » (1967), dans laquelle il est question de Dieu, du Diable et de la bonne marche de l'astre du jour.

Et entre les deux...

Certains auteurs se sont cependant maintenus dans un effort d'entre deux, faisant preuve d'imagination et d'intelligence aussi bien dans les idées scientifiques que dans la façon de présenter, de faire vivre leurs personnages. Ainsi, Vladimir Savtchenko, va réaliser en 1967 la synthèse de la biologie et de la cybernétique dans *Découverte de soi-même*, un roman profondément philosophique. Un institut de recherche décide de créer un nouveau laboratoire de recherches aléatoires, confié à un ingénieur qui va aussitôt se lancer dans l'élaboration d'une machine centrée autour d'un ordinateur et qui devra évoluer d'elle-même à partir des informations qu'on lui donnera en masse. L'ingénieur va donc l'équiper de tous les capteurs possibles – y compris d'une sorte de casque qui lui permet de lire dans l'esprit de son concepteur. La première demande de la machine cohérente portera sur des ajouts de mémoire, puis divers composants électroniques, et enfin des réactifs chimiques, à utiliser dans divers appareillages dont l'ingénieur lui-même ne comprend pas l'utilité. Il décrit là ni plus ni moins que le fonctionnement des actuelles IA, avant d'aborder la fameuse Singularité élaborée par les auteurs anglo-saxons à partir des années 1980. Il ne se voile la face sur aucune hypothèse, percevant le bien et le mal qui peuvent en découler, notamment au sein d'une URSS qui n'est pas décrite comme un État parfait.

XX

Les quelques nouvelles de Leonid Panassenko qui ont été traduites relèvent toutes de la prise chimérique, avec d'ailleurs un hommage direct rendu à Gabriel García Márquez dans « Pas de liaison avec Macondo » (1983). Il est ainsi question d'un célèbre écrivain sud-américain qui reçoit un jour un appel troublant, puisqu'il émane d'une de ses héroïnes. Ses personnages, et le village dans lequel il les a créés ont pris subitement corps. « Extrait de la vie des Atlantes » (1983) n'a rien à voir avec le peuple de l'Atlantide, mais bien avec les statues ornant une façade et semblant mener une vie propre.

Igor Rossokhovatski, quant à lui, a toujours œuvré dans le registre de la SF. Il s'est rendu célèbre notamment grâce à un cycle de nouvelles consacrées aux androïdes, ou plus exactement aux cyborgs. Ainsi dans « Qui seras-tu la prochaine fois ? » (1967), traduite dans *Galaxies*, il montre le destin d'un scientifique mort lors d'un accident et réincarné en androïde, un surhomme créé en laboratoire. Ce texte est humainement très touchant, mais il offre aussi une rare expérimentation formelle – pour la SF soviétique – : l'homme étant maintenant capable de mener plusieurs fils de réflexion en même temps, la narration peut parfois se dérouler sur plusieurs colonnes parallèles.

© Patrice Lajoye 2023

Les références complètes des textes seront données dans la bibliographie qui clôturera cette rubrique.

Le Projet [*uchronie V*]

SI VOUS AVEZ déjà lu le numéro 75 de la série courante de *Galaxies*, vous avez eu l'occasion de rencontrer le concept d'uchronie, si du moins vous ne le connaissiez pas encore, et aussi 14 autrices et auteurs et 14 textes vous plaçant en divers points d'un multivers composé d'univers parallèles dans lesquels l'Histoire ne se déroule pas exactement de la même manière que dans le nôtre.

Si de plus vous avez eu la chance ou l'opportunité de lire également les *Galaxies* numéros 75 bis et ter, et le numéro Hors-série 2023-1 vous aurez découvert 45 autres autrices et auteurs de 45 autres uchronies qui, à leur tour, élargissent les frontières de l'Histoire et de l'imagination.

Alors pourquoi un projet Uchronies V ? Parce que nous n'arrivons pas à nous satisfaire des uchronies déjà lues ? Point du tout ! C'est justement notre satisfaction qui nous donne envie d'en découvrir d'autres. Dans les 154 textes qui nous sont parvenus, ils étaient bien plus que les 14 premiers et même que les 59 qui au total ont été publiés à travers les quatre volumes cités à mériter de l'être. Alors, nous avons décidé de vous offrir encore, au fil des suppléments numériques, de nouveaux textes, de nouveaux auteurs, de nouvelles périodes.

L'édition d'un nouvel opus : Uchronies V, sur papier, suivra l'année prochaine... Ces nouvelles-ci nous envoient dans un empire romain parallèle dominé par Césarion, un monde dans lequel Christophe Colomb se serait perdu en mer, et un autre dans lequel la Reine de Saba n'aurait pas eu soif, cette nuit-là chez Salomon.

Bonne lecture !

Pierre Gévert

Οἱ Ἑυρασίας Χόροι

Les Chants d'Eurasia

Rodolphe Le Dorner

Cléopâtre eut un fils de son idylle avec Jules César : Ptolémée XV Césarion. Nous pouvons facilement imaginer le destin de ce jeune garçon avec de tels parents s'il n'avait été assassiné par Octavien, le futur Auguste, quelques mois après la bataille d'Actium, le point de divergence, en -31, choisi par Rodolphe le Dorner.

Prologue

Quelle cruauté du destin que de m'avoir conduit dans cette ignoble cellule dont les murs pourris seront les derniers que je verrai ! Me voilà prisonnier de mon Βασιλεὺς¹ et de mon époque, surveillé par deux geôliers qui ont l'air d'avoir à mon égard moins de mépris que de pitié. Et pour cause : dans quelques heures, je perdrai la vie, comme l'a décidé la cour. Et quelle sera la main qui tiendra le pistolet pour me loger une balle en plein cœur, je vous prie ? La mienne ! Quelle ironie quand on pense que c'est cette même main qui m'a conduit ici ! Aurait-il fallu que je me la coupe ? Voilà une question que je n'ai pas encore tranchée ! Qu'ai-je fait, me demanderez-vous ? Rien qui mérite une telle peine, à mon humble avis ! J'ai juste consigné, en ma qualité d'historien², sur la quasi-imploration de Sîlas de Galia, Gouverneur de Gaule, ami des lettres et de la pensée libre, l'histoire de notre belle et grande civilisation eurasienne. Mais le pauvre m'avait confié une tâche bien trop importante pour la voir achevée. C'est donc à son successeur, Óthōn, moins éclairé, qu'a échoué le fruit de mon travail. Enfin, de cette abomination comme il se plaît à le marteler. Le sujet de ce courroux ? La consignation des faits historiques de l'édification de l'Ἀρχή³ d'Eurasia par Ptolémée XV Césarion, à partir selon moi, de l'événement déclencheur : la bataille d'Actium. Savez-vous qui est ce Ptolémée, chers geôliers ? Le fils de Jules César en personne et de Cléopâtre. La divinité que vous priez depuis deux mille ans maintenant : Θεόσαρ⁴.

1 *Basileus* = souverain /

2 Du grec *historikos* = historien

3 *Arké* = Arche = Empire

4 Théosar

Épisode A

Laissez-moi vous raconter, cela rendra moins longues les dernières heures qu'il me reste en votre compagnie. De toute façon, vous n'avez d'autre choix que de m'entendre, à défaut de m'écouter.

Mes recherches contestent le caractère divin de l'Arche et de son créateur. Votre religion, la Δοξά⁵, situe la naissance de Θεόσαρ le 20 lustérion 44 av. l'Arche, lorsqu'une comète apparut dans le ciel en l'honneur de Jules César, assassiné quelque mois plus tôt. Cette croyance s'appuie sur les écrits d'un historien de l'époque, Pline l'Ancien. Pour avoir eu ce texte entre les mains, je peux vous dire qu'il décrit bien une comète, mais aucune naissance divine. Pourtant, les zélotes l'ont interprétée comme le signe de Dieu. Ne voit-on pas dans la nature de quoi justifier ses croyances ? Mon travail, lui, a daté sa venue au monde de manière plus précise et pragmatique : d'après un monument édifié pour sa naissance, le Mammisi d'Erment, et une lettre de Cicéron, un contemporain de César, elle se situerait en -47. C'est uniquement ce genre de preuve qui intéresse l'historicien que je suis. Enfin, que j'étais. Enfin, que je ne serai bientôt plus...

Épisode B

Mais revenons à la bataille d'Actium si vous le voulez bien. Comme je vous le disais, cette bataille fut, je pense, l'événement déclencheur de l'édification de l'Arche. Elle opposait l'Égypte hellénistique d'un côté, avec à sa tête Cléopâtre et Marc-Antoine. De l'autre, la Rome d'Octavien, le fils adoptif de Jules César. En somme, deux Romains, puisque Marc-Antoine, bien qu'enivré par les effluves de Cléopâtre et d'Alexandrie, était aussi romain que vous êtes géôliers, chers géôliers : un homme politique et un militaire de premier ordre, fidèle allié de César. D'ailleurs, il en conservait les papiers personnels – ainsi que les lettres adressées à la reine d'Égypte lorsqu'ils étaient amants – depuis sa mort : un véritable trésor, comme nous le verrons. Bref, la guerre civile, menée par deux hommes qui voulaient seuls régner sans partage, déchirait Rome. Elle devait trouver son dénouement à Actium, sur la côte ouest de la Grèce.

C'était le 2 Okthion 31 av. l'A. Les camps des deux ennemis se faisaient face, de part et d'autre du golfe d'Ambracia. Suite à un blocus

XXIV

des routes de ravitaillement savamment orchestré par Agrippa, éminent général d'Octavien, beaucoup de soldats d'Antoine, harassés par la faim, ralliaient le camp ennemi. Alors ce dernier, que la conjoncture désavantageait, tenta une manœuvre aussi audacieuse que désespérée : faire parvenir à l'adversaire de faux plans de bataille. Et ce fut un certain Dellius qui en fut chargé en se mêlant à la vague de déserteurs. Ils devaient laisser croire qu'Antoine allait tout faire pour fuir par la haute mer. Octavien, trop sûr de lui, disposa sa flotte en conséquence. Que Rome n'avait-elle fait pour avoir remis son sort entre les mains d'un pareil sot ! Antoine jubilait. Assisté de Publicola sur l'aile droite, il défilait le redouté Agrippa. À gauche, un autre grand général, Sosius, faisait face à Octavien en personne qui, déjà, montrait des signes de fébrilité ; ce n'était pas un marin. Pour tout vous dire, ce n'était pas non plus un militaire. Et après réflexion, ce n'était pas non plus... bref ! Cléopâtre attendait au centre, sur l'Antonia, avec son convoi de richesses. Les faux plans indiquaient que Sosius devait avancer sur Octavien pour ouvrir une brèche et permettre à la reine de fuir. Mais Antoine avait décidé de combattre. Et à midi, quand le vent se leva, ce ne fut pas Sosius qui chargea, mais Antoine, qui avança sur le redouté Agrippa, l'obligeant à reculer, pendant que Publicola le débordait. L'effet de surprise fut total et prit au dépourvu Octavien, plus à l'aise dans la rhétorique que sur un champ de bataille. Pris de panique, il regagna la terre ferme. Agrippa, dépassé, fut obligé de se replier sur le centre tandis que Sosius débordait l'aile de laquelle Octavien avait fui. Lorsque les deux extrémités de la flotte d'Antoine se rejoignirent, elles brûlèrent les navires pris au piège. Quelques vaisseaux romains avaient bien essayé de se défendre avec les harpons mis au point par Agrippa en embrochant des navires ennemis, mais leurs possibilités de manœuvres étaient trop réduites. À la tombée de la nuit, les flammes finissaient de dévorer les trirèmes qui n'avaient pas encore sombré. On imagine l'horrible spectacle qui s'offrait aux yeux des troupes d'Octavien restées à terre. Et que ne durent-elles penser, le lendemain matin, en voyant Césarion leur intimer de mettre fin à cette guerre fratricide ? Car oui, il ne fallait pas que ce fût un Pharaon, fils d'Égypte, qui se présentât à eux, mais le fils de Rome et de leur regretté dictateur dont il portait l'aura. Les vieux soldats crurent revoir Jules à seize ans : *la même énergie animait le visage, la même flamme, le regard, mêmes traits, même figure*⁶. Même voix d'après l'historien romain Tite-Live : « *Ut vos patrem amavistis, sic ego vos amo*⁷. » De là naquit la légende de Césarion miséricordieux. Cette même légende veut que ce fût lui qui

6 Tite-Live, *Histoire d'Eurasia*, *Biblion KA*, §Δ

7 Je vous aime comme vous avez aimé mon père. *Ibid*, *Biblion A*.

donna le coup de grâce à un Octavien médusé : « Ἐμέ, ἀδελφέ, ἐζήτηκας, πάρεμι⁸ ! »

Épisode Γ

Je vous laisse imaginer l'entrée des vainqueurs dans Rome, le mois suivant, dans un cortège d'une rare tragédie. Les femmes se frappaient la poitrine, les hommes se jetaient sur la procession. Rendez-vous compte ! Rome, qui devait durer éternellement, n'était plus. En tête, sur leur char, Marc Antoine en Dyonisos, accompagné de Cléopâtre en Isis. Enfin, on ne sait pas très bien lequel des deux accompagnait l'autre. Juste derrière, Césarion qui n'attirait que le mépris. Enfin, que dis-je ! Ce n'était pas Césarion, fils de Rome, héritier de Jules César qui défilait. Bâtard en vertu du code romain, le Sénat lui avait fermé les portes de la gouvernance. C'était Ptolémée XV, Pharaon d'Égypte de la lignée des Lagides qui contemplait avec fierté son héritage ! Pour finir, sur une litière de pourpre ornée, la théâtrale dépouille... oh regardez ! Sur la fenêtre... ce bel oiseau bleu qui vient de se poser. N'est-il pas magnifique ? La nature révèle un spectacle de toute beauté à celui qui sait voir ! C'est un rollier, chers geôliers, entendez-vous ? Si vous rouliez un peu plus les « R », je parcourrais ce monde à tire d'ailes ! Voyez comme une seule lettre change tout ! Il vient contempler un vieil animal en cage. Il est bien le seul à m'apporter un peu de réconfort et d'humanité. N'est-ce pas, chers geôliers ? Je disais donc, la dépouille d'Octavien que Cléopâtre avait embaumé elle-même et qu'elle avait décidé, avec Marc-Antoine, de rendre à la cité. Tous les Romains étaient présents à la chute de leur Ville. Tous sauf le plus éminent d'entre eux : Mécène, à qui Octavien avait confié la ville et l'Italie pendant la campagne d'Actium. Ce fut donc chez lui, sur le mont Esquilin, que Marc Antoine alla le déposséder. Les *caligae* des soldats qui l'accompagnaient claquant sur les pavés firent sortir Caius Cilnius Maecenas de sa *villa*. Les deux hommes se firent face. Pour la suite, une nouvelle fois, je laisse parler l'historicien apocryphe Tite-Live qui rapporte ce désormais célèbre échange :

« *Romanus ergo Romam interficit !*

- Οὐχ ῥωμαῖος εἰμί⁹ ! »

Je paierais cher pour voir la tête qu'a dû faire Mécène ! Marc-Antoine exigea l'extinction des feux sacrés de Vesta, protecteurs de la cité, et la

8 Tu m'as cherché frère, me voici ! *Ibid.*

9 — Ainsi, c'est un Romain qui assassine Rome !

— Mais je ne suis pas romain ! *Ibid.*

remise à la vie civile des Vestales. Ordre fut donné de ne pas déshonorer les vierges. Tite-Live ne nous apprend pas si cet ordre fut respecté.

Il alla ensuite prendre ses quartiers dans la villa d'Octavien sur le mont Palatin. Il remplaçait en tout le vaincu. S'il n'eût été marié à Cléopâtre, gageons qu'il l'aurait aussi remplacé dans la couche de sa femme !

Pendant ce temps-là, sur le Forum, Ptolémée XV en personne refermait les portes du temple de Janus, ouvertes uniquement en temps de guerre : il tournait la page d'un passé glorieux dont il ne nous reste aujourd'hui que d'épars vestiges.

Épisode Δ

Toutes les possessions romaines devinrent égyptiennes. En -34, déjà, la célèbre Donation d'Alexandrie mise en scène par Antoine, octroyait le titre de βασιλις βασιλέων¹⁰ à Cléopâtre et de βασιλεύς βασιλέων¹¹ à Césarion, pour le plus grand courroux de Rome, et organisait une partie de l'Orient (le nom latin de notre Levant) entre les héritiers de Cléopâtre : Césarion, donc, ainsi qu'Alexandre Hélios et sa jumelle Cléopâtre Séléne et Ptolémée Philadelphie, qu'elle avait eus de Marc Antoine. Les mauvais esprits disaient à ce propos qu'elle était plus romaine par le ventre que grecque par la langue ! Alors qu'elle était la seule de sa dynastie à parler égyptien ! Quel mépris ! Furent donc annexées entre autres, la Gaule et la péninsule ibérique, respectivement confiée par Octavien à Caius Carrinas et Caius Calvisius Sabinus. Ce dernier ne mit pas longtemps à montrer des signes d'hostilité envers les vainqueurs d'Actium. En -30, Ptolémée XV s'y rendit avec plusieurs légions et réprima la rébellion. Ce ne furent pas tant ses qualités de chef militaire qui firent la différence, même hors normes pour un jeune homme de dix-sept ans, mais son illustre ascendant, adulé des militaires. Sa présence même sur un champ de bataille distillait crainte et courage. Le fils de César pardonna à C. Cal. Sabinus mais l'envoya tout de même sous bonne garde à Alexandrie et le remplaça par Asinius Pollion, un homme politique romain proche de Marc-Antoine. Césarion remonta ensuite la péninsule en direction de la Gaule en passant ses troupes en revue. Il se rendit à Lugdunum, aujourd'hui Lyon, pour rencontrer Caius Carrinas, le gouverneur proconsulaire qui lui accorda son plein soutien. Beaucoup d'historiciens se demandent pourquoi il fut si prompt à rejoindre l'assassin d'Octavien. Je pense simplement qu'il eut la présence

¹⁰ Reine des Rois

¹¹ Roi des Rois

XXVII

d'esprit de privilégier la lutte contre les Morins et les Suèves qui envahissaient la Gaule en traversant le Rhin. Césarion resta quelques années. Années pendant lesquelles il chercha à affermir son autorité en se mariant avec Celtilla, la fille de Vercingétorix en personne. La Gaule était définitivement liée à l'Égypte hellénistique.

Épisode E

Pendant ce temps, Marc-Antoine s'évertuait à maintenir une paix bien précaire à Rome. Il dut réprimer dans le sang plusieurs soulèvements et ce fut à la suite d'une tentative d'assassinat, en -29, qu'il coupa l'approvisionnement en blé de la cité. Affamer le peuple pour l'asservir.

Cléopâtre était de son côté retournée à Alexandrie dans un triomphe digne d'une déesse : elle avait sorti son pays de la décadence dans laquelle l'avait plongé la dynastie des Lagides. La victoire d'Actium renforça son prestige et, déjà, elle se tournait vers l'Asie Mineure qu'elle considérait comme possession égyptienne, et la Parthie de Phraatès IV qui était promise à Alexandre Hélios depuis la Donation d'Alexandrie, mais qui restait à conquérir. Connaissez-vous le *Fatum*, chers geôliers ? Il s'agit d'un vieux mot latin pour définir le destin. Eh bien, en -29, figurez-vous qu'un chef parthe dissident, Tiridate, envoya une ambassade en Égypte pour demander un soutien qui lui fut évidemment accordé. Le roi Phraatès IV, en fuite chez ses voisins scythes, fut exécuté et Tiridate, à la solde d'Alexandrie, s'installa donc sur le trône sous le nom de Tiridate II. Quant au roi d'Arménie, Artaxias II, vassal des Parthes, il n'eut d'autre choix que de se soumettre à l'Égypte et de céder son trône à Alexandre Hélios. Ainsi, sans presque une goutte de sang, Cléopâtre mettait la main sur l'Arche parthe et tous ses royaumes : la Characène, l'Atropathène et d'autres que je vous passe volontiers. Sachez juste que son territoire s'étendait maintenant à l'Est jusqu'aux portes de l'Inde. Mais ne croyez pas chers geôliers que Cléopâtre allait s'arrêter en si bon chemin. Elle exigea des troupes à son nouveau vassal pour se tourner vers le sud : la Nubie. Cette région, pour Alexandrie, liait Égypte et Afrique subsaharienne. Elle avança avec 50 000 hommes sur ce riche royaume matriarcal dirigé par des reines appelées Candaces, qui avaient mis en déroute Alexandre le Grand en personne ! Ce fut à la Candace Amanishakhéto que Cléopâtre eut affaire : une guerre de reines. Qui a dit que les guerres étaient l'apanage des hommes ? Et ce fut en -27, à Méroé, que le dénouement eut lieu avec la capture de la Candace. Elle fut conduite à Cléopâtre qui avait descendu le Nil dans le même bateau que celui sur lequel elle avait accueilli et charmé Antoine des années plus

XXVIII

tôt. Elle la reçut dans un luxe démesuré. Il fut conclu de marier le jeune Ptolémée Philadelphie à Amanitor, la fille de la Candace déchue. Amanishakhéto fut conduite à Alexandrie où elle mourut quelques années plus tard. Cette partie du monde délimite encore aujourd'hui, la frontière sud d'Eurasia.

À ce moment-là, non encore d'Arche eurasiennne, mais seulement un empilement très précaire de provinces égyptiennes qu'il fallait à tout prix consolider. Et pour cela, il allait falloir toute l'énergie de son Basileus.

C'était un adolescent qui avait quitté Rome. Ce fut un chef de guerre de vingt-deux ans rongé par la rancœur qui revint au mois d'Anthion en -25, dans une cité qui n'était que l'ombre d'elle-même. Qui aurait pu croire que cette même Rome avait dominé la Méditerranée ? Marc-Antoine en avait fait un fantôme, pâle et décharné : le prétexte parfait qu'attendait l'orphelin pour assouvir sa soif de vengeance. Je vous ai dit que Jules César avait été assassiné, n'est-ce pas ? Vous ne vous en souvenez pas, chers geôliers ? Suivez un peu, je vous prie. Vous croyez que je ne vous vois pas regarder discrètement votre montre ? Ne vous inquiétez pas ! L'Heure approche ! Donc, Jules César assassiné, Octavien et Antoine poursuivirent et exécutèrent tous les conjurés. Mais voyez-vous, il en restait un : Antoine lui-même ! En effet, Césarion n'était pas sans savoir que son beau-père avait été mis au courant d'un complot contre le vainqueur de Vercingétorix. Et bien que celui-ci refusât d'en faire partie, il n'en parla pas non plus au pauvre Jules, ce qui le rendait coupable aux yeux de son bâtard de bambin. Et ce fut sur le Palatin, dans l'ancienne villa d'Octavien, désormais celle de Marc-Antoine, qu'il le retrouva. Eh quoi ! Je vois que vous vous regardez, perplexe ! Suivez un peu, vous dis-je ! Marc-Antoine était allé déposséder Mécène sur l'Esquilin et avait pris ensuite ses quartiers sur le Palatin, dans la villa d'Octavien. Il n'est rien de difficile à comprendre à condition d'y mettre un peu du sien ! Donc, d'après Tite-Live, le jeune homme reprocha à son aîné d'avoir fait de Rome une bien triste cité. L'ancien co-consul de César n'eut le temps de ne rien faire avant de sentir la lame lui traverser les côtes. Il s'effondra sur le sol de marbre blanc rougi par le sang. Pire ! Ô désolation, Ô ignominie, l'héritier de Rome fit également assassiner les enfants qu'Antoine avait eus avant Cléopâtre lorsqu'il était encore romain. La plèbe s'en offusqua du bout des lèvres : n'étaient-ils pas les rejetons d'un traître, après tout ?

Ptolémée XV leva le blocus sur la ville. À partir de ce moment, il fut perçu comme le Sauveur. Jamais plus il n'allait être victime de désamour. L'Occident, notre Couchant, ainsi consolidé, il retourna à Alexandrie en triomphateur, non sans emporter les lettres de son père gardées jusqu'alors par Antoine.

XXIX

Vous imaginez que Cléopâtre réserva un accueil des plus froids à l'assassin de son mari ? Il n'en fut rien ! Son seul et unique but était de consolider l'Égypte et d'éviter qu'elle ne tombât sous domination romaine. Figurez-vous : à son accession au trône à 18 ans, elle avait hérité d'un royaume ruiné économiquement et plus ou moins réduit en protectorat romain. Elle avait été exaucée au-delà de ses espérances : c'était sa chair et son sang qui régnaient en maître sur ces deux territoires. César l'avait rêvé, elle l'avait fait : la création d'un *Occident* celto-italique et d'un *Orient* hellénisé, sous l'autorité d'un monarque unique, Ptolémée XV Césarion. L'histoire nous montre que l'Arche entière s'hellénisa. Lorsqu'elle lui offrit la Parthie sur un plateau, des sources rapportent que le souverain marqua un léger signe de déception : sans doute, aurait-il voulu la soumettre lui-même. Néanmoins, il aurait d'autres occasions de se distinguer. Beaucoup crurent que ce fut cette jalousie qui le poussa à refuser la requête de Cléopâtre qui voulait installer sur le trône de la Parthie, à la place de Tiridate II, Alexandre Hélios. Mais outre le fait que celui-ci n'avait que 15 ans et qu'il avait déjà l'Arménie et la Médie de son mariage avec Jotapé, fille du roi Artavasdes I^{er} de Médie Atropatène, Ptolémée XV, fin politicien, préféra laisser le temps à cette partie de l'Arche qu'il savait capricieuse, de se stabiliser en profitant d'un pantin aux ordres d'Alexandrie pour l'helléniser davantage. Δύο τὰ ἐναντιώτατα εὐβουλία εἶναι, τάχος τὲ καὶ ὀργή¹² (Thucydide).

En revanche, Tite-Live rapporte que le Roi des Rois, insatiable, voulait également soumettre la Bactriane, la région de Gandhare et la Sogdiane, encore plus à l'Est, pour reconstituer le royaume d'Alexandre. Or, la Sogdiane, coincée entre la mer d'Aral et l'Inde, était depuis passée sous domination de la dynastie chinoise des Han, l'autre grande Arche de l'époque. Ptolémée XV, dans sa grande sagesse, se ravisa malgré les supplications de sa mère. Il reçut néanmoins une délégation chinoise inquiète de la rapide expansion de son jeune voisin. Il fut décidé de faire des régions de Bactriane et de Gandhare des zones neutres, pour éviter toute friction entre les deux géants. C'était en -22. Un bon général sait gagner des batailles, un génie militaire sait de surcroît faire preuve de diplomatie subtile. Plus encore, Ptolémée XV donnait un cap à son Arche pour les siècles à venir. Ce pacte permit une longue paix qui facilita sa consolidation.

Épisode F

12 Deux choses s'opposent à la prise de bonne décision, l'empressement et la colère.

Il lui fut voué un véritable culte, savamment orchestré par Cléopâtre. C'est ce même culte, chers geôliers, que vous observez aujourd'hui. Quant à moi, c'est bien parce que je sais que je suis ici : voyez-vous, ni les Parthes, ni les Romains, ni aucun autre ennemi ne s'inclina sans combattre à la simple vue de Θεόσαρ, contrairement à ce que vous assèment vos croyances. Ce n'était pas un Dieu, pour eux, mais un guerrier qui venait les combattre. Bref, sachez que Ptolémée XV devait déjà penser à la suite. Et la suite fut la Dacie, qui était redevenue depuis l'assassinat de son chef Burebista, la même année que celui du Divin Jules, notez l'ironie, un territoire de tribus autonomes et divisées. La campagne fut brève, ce qui dut ajouter au prestige du conquérant. Et donc, en -20, la Dacie devint égyptienne. Ce fut à cette époque également qu'Alexandre Hélios entra ouvertement en conflit avec l'assassin de son père. Il fallut toute la persuasion de Cléopâtre pour apaiser la situation. Sachant cela inévitable, le Roi des Rois lui octroya la Parthie. Tiridate II fut exécuté avec ses fils. La sœur jumelle d'Alexandre et son petit frère se partagèrent le reste de l'ancien empire romain du Levant. Quant à Cléopâtre, elle veillait sur le tout. Le Levant Hellénistique était ainsi, à son tour, solidement organisé. Le Pharaon pouvait se tourner dorénavant vers la Germanie. Ambitieux, vous ai-je dit ? Irraisonné ? Plutôt très réfléchi, à mon avis. Il n'était pas sans savoir le danger qu'avaient représenté les Germains pour Rome et la Gaule. Les Romains s'y étaient heurtés plusieurs fois. Soumettre ces peuples était pour lui le seul moyen de s'en protéger. Quoi qu'il en soit, il allait commencer là la plus longue de ses campagnes. Il laissa le temps de se propager le bruit de sa mainmise sur la puissante Parthie. Il fallait que la peur précédât le hennissement des chevaux car, il le savait, elle affaiblirait le fer ennemi. Il leva des troupes à Rome, en Gaule et en Ibérie. À cette époque, comme la Dacie, la Germanie était constituée de peuples indépendants : les Morins, les Suèves, les Trévires, les Ubiens, les Chattes et bien d'autres. À elle seule, la conquête de la Germanie nécessiterait l'écriture d'une encyclopédie que des historiens égyptiens ont d'ailleurs écrite, entre trahison, alliances, passions et raison. Vous ne le saviez pas, chers geôliers ? Comment le pourriez-vous ! La vérité ne doit pas rester en évidence, je suis bien placé pour le savoir ! Bref, cette campagne qui s'acheva en l'an 0 avait repoussé les frontières jusqu'à l'Elbe. Ce fut là, la véritable naissance de l'Arche d'Eurasia. Il faudra encore plusieurs années, évidemment, pour pacifier la Germanie qui était sujette à des révoltes, mais l'Arche était bel et bien née. Son Roi des Rois avait maintenant 47 ans. Il était le maître de la Méditerranée, le pont entre le Couchant et le Levant. Il plaça des généraux de confiance en Gaule, en Germanie, en Ibérie, en Maurétanie, le tout sous l'égide d'une gouverneure à Rome : Sosia, fille

ainée d'un des artisans de la bataille d'Actium, Caius Sosius. Habile politique que ce Ptolémée ! Monarque d'une arche bipolaire, savamment hiérarchisée, dans laquelle il était Rex à Rome et Basileus au Levant. Mais il restait Pharaon d'Égypte avant tout ! Il avait maintenant les capacités politiques pour fédérer cet immense continent aux peuples si différents. Il impliqua les familles aristocratiques locales dans la création de nomes sur le modèle égyptien et leur octroyait des avantages dignes des Alexandrins. Il s'appuya sur la langue grecque, parlée par les élites romaines et égyptiennes pour unifier son vaste territoire. C'est pour cela, chers géôliers, que toutes les langues eurasiennes vous semblent si familières : elles se nourrissent des mêmes racines !

C'est de cette époque également que datent les premières pièces de monnaie à l'effigie de Ptolémée XV, Roi des Rois.

L'administration, la langue, la monnaie et même un calendrier commun pour unifier une Arche. Et oui, chers géôliers, notre calendrier date de cette époque :

A - Erion : premier mois de l'année, celui du renouveau.

B - Yothion : exécution de Jean : Θεόσσαρ miséricordieux, n'est-ce pas ?!

Quoi ? Je ne vous ai toujours pas parlé de Jean ? Patience chers géôliers !

Γ - Anion : mois du traité de paix avec les Han.

Δ - Anthion : mort de Marc-Antoine et non sa naissance, notez l'ironie !

E - Klégénion : naissance de Cléopâtre.

F - Germion : soumission de la Germanie, par respect envers l'ennemi vaincu.

Z - Iustérion, l'astre de Jules.

H - Parthion : soumission des Parthes.

Θ - Okthion : mort d'Octave et donc victoire d'Actium.

I - Janion : fermeture du temple de Janus.

IA- Alérion : donation d'Alexandrie.

IAA- Omion : concorde entre des peuples si difficiles à fédérer.

Pas de mois de Θεόσσαρ ? Mais Dieu est au-dessus du temps, chers géôliers, n'est-ce pas ? Et, justement, ne manquait plus que Lui pour unifier Eurasia : une même croyance pour un même destin ! Et c'était bien en Θεόσσαρ qu'il fallait croire. Cléopâtre s'en assura méticuleusement. En fine politicienne, elle n'interdit pas les cultes déjà présents ; ils finiraient par s'éteindre d'eux-mêmes devant le souffle de Θεόσσαρ. En revanche, il n'était pas question qu'en poignissent de nouveaux. Et cela nous conduit en 29 ap. l'A. : *Il y avait alors un homme qui parcourait la Judée dans des vêtements étonnants, des poils de bête collés*

sur son corps aux endroits où il n'était pas couvert de ses poils, et de visage il était comme un sauvage¹³. Cet homme prêchait la parole d'un autre Dieu, baptisait même des pèlerins de plus en plus nombreux dans le Jourdain. Il s'appelait Iohanán, autrement dit, Jean. Il fut arrêté, exécuté en Yothion, donc, et un temple, le premier, fut érigé en l'honneur de Θεόσαρ. Pas de place pour deux Dieux. Ce sont ces mêmes temples qui sont parsemés partout dans l'Arche et c'est l'un d'eux que je vois à travers mes barreaux, avec ses pylônes lézardés de hiéroglyphes et sa chapelle principale qui renferme une statuette de Θεόσαρ. On m'a souvent reproché de n'y avoir jamais mis un pied, alors que c'est avec son cœur que l'on croit et que l'on abandonne son âme. Étrange, n'est-ce pas ? Comme si les pieds étaient le siège de la piété !

Bref, son œuvre achevée, Cléopâtre mourut de sa belle mort en 35 ap. l'A., sans, dit-on, que le temps n'eût altéré sa beauté. Elle succomba dans la même chambre où elle avait rencontré pour la première fois Jules César, enroulée dans un tapis. Ptolémée XV, meurtri, décréta un mois de deuil dans toute l'Arche. Il fit édifier la chaîne de Pyramides Sacrées le long des frontières d'Eurasia. Savez-vous, chers géologues, que cela faisait plusieurs siècles qu'un pharaon n'avait plus fait édifier de pyramides ? Non, sans doute ! Bref, dans l'une d'elles repose Cléopâtre. Personne ne sait laquelle exactement. Ainsi partout, elle veille sur l'Arche. Ptolémée XV Césarion expira quelques années plus tard, on ne sait quand exactement, toute information est perdue à ce sujet, et pour cause : Dieu ne doit pas mourir. Ce fut le dernier des Ptolémées : Θεόσαρ était né, entraînant leur chute. Depuis règnent sur l'Arche des Rois des Rois et des Reines des Reines qui se veulent tous et toutes d'ascendance divine.

Voilà, chers géologues, ce sont ces faits historiques qui m'ont conduit ici. L'idée de la Construction Divine de l'Arche est fautive, j'en suis désolé pour vous. Ptolémée XV Césarion conquiert en revanche une Arche aujourd'hui deux fois millénaire ! Oh, tout n'a pas été toujours tout rose, je vous l'accorde. Nous avons traversé des épreuves, des guerres, des tentatives de sécession, mais le Pharaon avait posé les bases solides d'une Arche qui devait durer. Et c'est cette belle civilisation qui nous a apporté l'électricité par exemple. Savez-vous, chers géologues, qui l'a découverte ? Thaïes de Millet, au sixième siècle av. l'A. Un Grec ! Il fallut tout de même attendre le dix-huitième siècle et la Révolution Élémentaire, le domptage des éléments naturels, pour maîtriser cette technologie. De là nous viennent ces supercondensateurs qui se nourrissent de la redoutable foudre, stockent l'énergie et la

13 Flavius Joseph. *La guerre des Juifs*.

redistribuent dans l'Arche jusque dans vos οἰκίαι¹⁴ et font avancer vos ἀγῶγαι¹⁵ sur ces rails électrifiés. De cette époque, également, notre chère théocratie, les Chants, lointains descendants des tragédies grecques, les libertés de pensée et de parole, même si notre actuel souverain s'évertue comme tant d'autres avant lui, à les réprimer. J'en suis le meilleur exemple. Peu importe, car je le vois au fond de votre regard : vous vous questionnez. Bien ! La pensée : le plus court chemin vers l'émancipation. C'est pour cela qu'elle est combattue ! J'ai semé une graine, nourrissez-la de la connaissance et elle vous libérera, chers geôliers ! Moi, bientôt, je serai libre, comme cet oiseau bleu.

Vous savez, malgré tout, je ne peux m'empêcher de m'interroger : toutes les guerres de Ptolémée XV Césarion étaient-elles nécessaires à la longue période de paix qui a suivi ? Cette question philosophique me torture depuis des lustres. Mais toute paix se construit d'une manière ou d'une autre, c'est un fait. Je crains que les Arches ne se nourrissent de sang. J'abhorre la violence, savez-vous ? Et c'est exactement pour cela que je chéris tant la paix d'Eurasia.

Épilogue

— Il est temps, Π¹⁶. De Gaule !

Oh ! Vous m'avez fait sursauter ! C'est la première fois que j'entends le son de votre voix et c'est pour m'annoncer à la *Mort*. Vous savez jouer de la tragédie en bons Hellènes que vous êtes ! La mort, chers geôliers, c'est certainement ainsi que l'on appellerait Thanatos si Antoine et Cléopâtre avaient perdu à Actium. Dans quel monde vivrions-nous, d'ailleurs ? Nous parlerions certainement latin et que sais-je encore ? Mais ce n'est que pure spéculation. Je suis historicien, pas auteur de science-fiction !

© Rodolphe le Dorner 2023

14 *Oikiai* : maisons

15 *Agōgai* = agogues = voitures

16 *Πολίτης* = *Politēs* = Citoyen

XXXIV



Originaire de Côte-d'Or, Rodolphe a toujours été sensible à l'art et à son pouvoir de faire émerger des sentiments, quels qu'ils soient... Son premier moyen d'expression fut la poésie, pendant qu'il s'abreuvait des écrits de Jim Morrison, de Stephen King, de films, de rêves, d'espoirs. C'est avec *Virtuels*, publié aux éditions Kelach, qu'il signe son premier roman. Passionné de musique, tous ses écrits y font référence, de manière plus ou moins explicite.

Retrouvez toute son actualité littéraire sur :
<https://www.facebook.com/romanvirtuels>

Ktaqamk An Douar-Nevez

Philippe Pinel

Christophe Colomb n'est jamais revenu. La reine de Castille, flouée, fait du lobbying auprès du pape pour faire interdire toute nouvelle expédition au-delà de mille milles romains et noyauté le pouvoir politique et religieux européen. La Bulle pontificale érige en principe fondamental de toute connaissance à venir, que la Terre est plate et centre gravitaire de la circulation des astres et de l'univers. Au cours des siècles suivants, un continent à l'est du levant est découvert par des explorateurs qui font du cabotage en passant par un détroit entre la Russie et ce nouveau continent. De nos jours, une équipe de navigatrices bretonnes se lance à l'assaut de l'Atlantique à la recherche d'un nouveau continent à l'ouest du couchant...

Le ciel étoilé est magnifique. Une demi-encablure plus bas, des icebergs dérivent sous leurs pieds. Soisig, accoudée au bastingage du flotteur tribord, un bonnet marin vissé sur la tête, engoncée dans une parka cirée bleu foncé, observe la houle défilier sous les coques, le visage éblaboussé d'embruns. Solenn, la navigatrice, lui tient compagnie. La lune montante dans son dernier quartier éclaire l'océan d'une lumière blafarde. Les journées sont belles, mais les nuits sont fraîches. De la buée s'échappe en volutes délitées à chaque expiration.

L'*Hirondelle de Mer*, la *Gwennili-Mor*, immense catamaran volant, est le fleuron de la flotte bretonne. Cent-vingt pieds de long sur cinquante de large, le bâtiment file à petite allure. La mécanicienne et la pilote tiennent les cinq nœuds depuis bientôt dix-huit jours qu'elles ont quitté Kiberen. L'entreprise est aventureuse. Soisig et ses huit compagnes de mer affrontent l'océan, le Mor-Braz, mais aussi l'obscurantisme, religieux et scientifique, de leur temps. Le même qui perdure depuis cinq siècles. Depuis que le génois Colomb a planté la reine de Castille. Il n'est jamais revenu. Furax, la mère, elle a mis la pression sur le Pape du moment. L'Inter Cætera. La belle affaire. Bulle pontificale qui érige en principe fondamental de toute connaissance à venir, que la Terre est plate et centre gravitaire de la circulation des astres et de l'univers. Elle interdit le voyage maritime à plus de mille milles romains de toutes terres connues. Au-delà, ce sont les enfers et leurs tourments.

— Nous, on a la septième Irina. Et comment crois-tu qu'elles ont conquis tout ça ? La guerre ? Depuis que le monde est dirigé par des

femmes, il n'y a plus de guerres. La voix, l'imprégnation et les assassinats. Catherine d'Aragon a inauguré le genre avec son puceau de quinze ans, sponsorisée par son beau-père avec quelque bacille ou virus de la suette. Nos contemporaines doivent travailler au polonium.

— Mais de quoi tu parles ? Tu as peut-être un peu forcé sur le chouchen ?

— Je parle de nos Papesses. Les Irina.

— Quel rapport avec le polonium ?

— Irina, la première Papesse. C'était la fille de Catherine d'Aragon.

— Et... ?

— Isabelle de Castille a marié sa fille, Catherine d'Aragon, à un Tudor, Arthur, prince de Galles, héritier du trône d'Angleterre. Dans la foulée le jeune homme décède quelques mois après les noces, empoisonné par son géniteur Henri VII, tombé fou d'amour pour sa bru. À la mort du père, elle convole avec le second fils, Henri VIII, qu'elle fait assassiner, juste avant d'être répudiée.

Elle unit le royaume d'Angleterre, à celui de son puissant neveu Charles Quint. Elle prend la France en tenaille et en annexe le territoire, en épousant le roi François I^{er} en 1520, au camp du Drap d'Or. En 1530, Charles Quint abdique de ses pouvoirs sur la totalité du Saint-Empire Romain Germanique au profit de qui ? De sa tante, Catherine d'Aragon, veuve, encore une fois, depuis peu. Elle est la reine sans roi, mais pas sans amants. À sa mort, elle laisse à ses cinq filles un empire qui va de l'Atlantique à l'Oural.

À Nolwen l'Europe, à Sonjä la Russie, à Solenn l'Asie, à Enora l'Afrique. À Irina, sa cadette, elle lègue l'ensemble de ces territoires dont elle a la gestion et dont elle doit assurer la cohérence et la pérennité depuis la ville sainte où elle exerce son autorité d'impératrice de Rome, au titre de la papauté. Depuis, toutes les papesses s'appellent Irina. Nous, on a la septième Irina. J'en étais là, en songeant à la distance qu'il nous reste à parcourir.

— Tu pensais que c'était si loin ?

— Je ne sais plus trop ce que je pensais. Mais c'est sûr, je ne pensais pas qu'il ferait si froid. Tu en es où avec les balises radio ?

— Je reçois toujours les balises islandaises et ghanéennes. Je me sers de celles de notre fil d'Ariane pour trianguler notre position. C'est moins précis, mais cela nous permet de conserver une trajectoire stable. Depuis notre départ de Bretagne, on file plein ouest, après avoir lutté contre un vent chaud qui nous faisait dériver au nord, maintenant on compense un flux froid qui nous pousserait au sud. La disparition progressive de la balise de Kiberen m'incline à réfléchir à la rotondité de la Terre. Si la Terre est ronde, nous allons perdre les deux autres d'ici quelques jours. Si on se fie aux cartes, nous arriverons au bord du monde

sous dix jours tout au plus.

— Tes cartes, tes cartes ! Tu sais ce que tu peux en faire de tes cartes ? Elles datent de Ptolémée ! II^e siècle. Les Arabes ont utilisé ses travaux, les chinoiseries de la boussole et celles de leur astrolabe pour nous faire des cartes des continents... jusqu'à mille milles romains. Au-delà, ta carte, c'est juste un fantôme de bigotes crétinisées qui ont dessiné leurs délires à mâchouiller de l'amanite muscari.

— Peut-être... mais si nous arrivons au bout du...

— Solenn, tu sais que pour monter ce projet fou, j'ai dû démontrer que la *Gwennili-Mor* serait à même de demeurer en sustentation au-dessus des abîmes lorsque nous aurons atteint le bord du monde. Les ingénieurs l'ont conçu pour basculer sur son axe, si nécessaire, pour le cas où la Terre ne serait pas une plaque, mais un cube. Et... on a été obligé de prendre un homme avec nous.

— Tuheita ? Quel rapport ? C'est le cuisinier et c'est un Maori.

— Et alors ?

— Société matriarcale depuis la nuit des temps. Pas comme nous.

— Ha bon ? Et pourquoi pas « une » Maorie ?

— Tu te poses trop de questions, Soisig.

— Cette expédition a reçu l'aval d'Irina. Les papesses le sont de mère en fille depuis le XVI^e siècle. Elle a fini par consentir à notre demande à la condition sine qua non que nous embarquions « un » de ses Maoris. Pas « une ».

— Son meilleur cuisinier ?

— À mon avis, son meilleur navigateur sans instruments. Soit pour nous ramener à la maison saines et sauvées, soit pour ramener ses sbires là où nous aurons été, avec ou sans notre accord, et surtout avec ou sans nous.

— Tu as toujours ton problème ?

— Lequel ? Tu sais, des problèmes, j'en ai beaucoup.

— Ta persécution. Les complots, tout ça, la masse grouillante des béotiens qui œuvrent dans l'ombre à empêcher l'expression de ton génie. Soisig Le Trohedec, seule contre l'humanité !

Solenn et Soisig se regardent droit dans les yeux. Solenn affiche un petit rictus au coin des lèvres.

— Elles ont ça dans la peau. C'est génétique.

Solenn éclate de rire, dans un nuage de buée qui s'envole avec le vent et les embruns.

— C'est bien ce que je te disais. Mesure quand même tes propos ! Nous sommes amies, mais je suis assermentée.

— Moi aussi.

— Mais, Soisig, tes paroles peuvent être interprétées comme déviantes. Tu pourrais être frappée d'hérésie !

— Partir vers l'ouest au-delà des mille milles romains est une hérésie. Nous sommes toutes issues des écoles Mécanistes, dont le fondement est la négation de Dieu. Mon réacteur osmotique à membrane était une hérésie, jusqu'à ce que ses nanoturbines développent un mégawatt de puissance et fassent décoller les quarante tonnes de cette hérésie de catamaran qui peut atteindre la vitesse hérétique de trente-cinq nœuds grâce des turbines à doubles hélices. Les pâles mobiles aussi étaient une hérésie. Même si nous devons amerrir, avec quinze nœuds à pleine puissance, dans son gabarit, la *Gwennili-Mor* reste le bâtiment le plus rapide du monde. Les Maoris sont des hérétiques qui sont à la dévotion des éléments. Vitus Béring aussi était un hérétique. La Maîtresse des Russies, Maria Sonjïaevna, petite-fille de Sonjã, lui a permis de monter une expédition polaire à la recherche du continent à l'est du levant, avec l'appui de la papesse Irina II. Il a trouvé ce continent. Il en a pris possession au nom de l'Empire, de Maria Sonjïaevna et de Rome. *Jord øst for østlige*. « La terre à l'est de l'est » en danois.

— Tout le monde connaît l'histoire de l'Oestlige. Je suis gelée. Tu te rappelles qu'on a une réunion avec tout l'équipage avant de manger ? Tu n'as pas faim ?

— J'ai toujours faim, Solenn. Au retour, il a échoué son navire sur une petite île qui porte son nom, car il y est mort. Le détroit de Béring. Son navigateur était... un Maori. Les Sioux, les Iroquois, les Apaches, les Incas, les Mayas, les Aztèques étaient des hérétiques... jusqu'à ce que leurs rois épousent les « Princesses d'Aragon » envoyées par Irina II ou III. Tu as entendu parler de Dakota Stern ?

— Non.

— C'est une Oestligienne du Nord. Une Lénape. Une navigatrice comme nous. Elle a le projet de continuer vers l'est. Elle veut traverser l'océan oriental qui borde l'Oestlige. Un second catamaran volant est en cours de construction dans le port de Mannahatta. Plus grand, plus léger et plus rapide. Il s'appellera *Donoma*, ce qui signifie « le soleil est là » en langue sioux. Je l'ai rencontrée il y a un an. À Rome. C'est une autre hérétique soutenue par Irina VII.

— Mais il n'y a rien à l'est de l'Oestlige.

— Ah bon ? À l'ouest de l'Europe non plus, et pourtant, nous y allons. Et si, comme tu sembles commencer à l'envisager, la Terre est ronde, en nous dépêchant un peu, on pourra assister au départ de notre amie Dakota. En revanche, si la Terre est plate, peut-être allons-nous débarquer sur un continent inconnu au-delà duquel nous pourrions trouver encore un autre océan.

— Tu me fais peur, Soisig. Franchement, des fois, tu me fais vraiment peur.

Soisig tend la main vers le visage de la navigatrice.

— Je sais. Et aussi, je te fais rêver, Solenn. Sinon tu ne serais pas là. Si on s'en sort, je t'épouserai Solenn.

Son amie lui sourit et simule un moulin avec ses bras !

— Blablablaba ! Tu as entendu ? C'est la cloche de quart. Il y a une réunion avec les filles. Et après, on mange. On en reparle demain ?

Soisig a convoqué toute son équipe au réfectoire. En dehors des repas, cet espace est utilisé comme salle de repos ou de détente, pour les personelles libérées des contraintes de quarts. Elles peuvent discuter, lire ou jouer. Celles qui veulent réellement dormir le font dans la cabine qu'elles partagent avec une autre membre d'équipage. Ce type de catamaran étant, à l'origine, destiné à la pêche pour quinze femmes embarquées, l'architecte navale a transféré les volumes dédiés aux matériels de l'activité halieutique et aux voiles, au réacteur membranaire. La durée du voyage étant indéterminée, l'ensemble du bâtiment a été optimisé au profit de la nourriture et des pièces de rechange, l'effectif ramené à neuf personnes. Les zones privatives de sommeil et d'hygiène sont réduites à la portion congrue. Le réfectoire est le seul lieu vraiment spacieux de la *Gwennili-Mor*.

Soisig est leur capitaine. C'est une jeune femme de petite taille, assez trapue. Il se dégage d'elle une impression de force. Son bonnet marin disparu, elle affiche une tignasse blonde courte et mal coupée, collée par le sel. Le nez cabossé par de multiples fractures, tempêtes, bagarres, baumes en roue libre et nuits d'ivresse. Ses yeux pairs fixent l'assemblée. Elle connaît toutes ses équipières pour avoir bourlingué avec elles sur l'un ou l'autre des navires de Britannia. Solenn, la navigatrice, et Glwadys, la pilote, sont ses première et seconde officières. Enora, Méloé et Yanick sont les Mécanistes en charge du réacteur. Nolwen, Steren et Maÿen, également Mécanistes, ont la responsabilité de la maintenance générale de l'*Hirondelle*. Les visages et les corps sont fatigués. L'humidité et le froid épuisent les femmes de mer, plus que le travail et les tâches quotidiennes. Toutes ont les yeux brillants des quelques verres de chouchen sifflés en attendant la capitaine et la navigatrice. La cambuse est chaude. Les parkas sont posées, entassées en vrac sur un coin de banc, les genoux, la table, les dossiers.

— S'il vous plaît les filles. Un peu de silence. S'il vous plaît. Maÿen, s'il te plaît. Merci. Bon, je vous fais ce point pour que vous soyez toutes au courant de notre situation. Nous sommes parties depuis plus de deux semaines maintenant. D'après les calculs de Solenn, à partir des relevés radio-triangulés, nous avons parcouru environ trois mille milles romains. C'est à peu près la distance pour atteindre Istanbul depuis Kiberen. Nous

avons essuyé quelques grains, mais pas de tempête. Notre hirondelle va bien, car vous veillez sur elle.

— Soisig ! Viens-en au fait – c’est Maŵen, spécialiste du papotage et des questions d’ingénieries en structures navales – on a toutes du boulot, et Tuheita va se mettre en retard pour la tambouille.

Des rires fusent de-ci, de-là. Les bavardages reprennent.

— S’il vous plaît. Merci. Merci, Maŵen, de ta bonne humeur. J’en viens donc au fait, à la demande générale de Maŵen. Je ne sais pas si nous sommes à la moitié de notre chemin, ou au tiers, ou si nous sommes presque au but. Je sais que nous avons consommé la moitié de nos stocks alimentaires. À ce stade, nous pouvons décider de faire demi-tour. Nous pouvons décider de continuer, encore un peu, puis de faire demi-tour. Nous pouvons décider de continuer sans envisager de retour possible. Je sais que toutes, vous aviez accepté cette option avant notre départ. Avec les chefs Mécanistes, Enora pour le réacteur, et Steren pour le bâtiment, nous avons imaginé un préalable. Je vais laisser Enora vous expliquer les tenants et les aboutissants de cette idée, dont elle a la maternité. Enora. Je te laisse la place.

Enora est une géante rousse, faite de grâce et de subtilité, dans le geste et la parole. Un murmure de voix, un regard vert timide qui se lève sur la petite assemblée, un léger sourire ironique, en forme de rictus, au coin droit d’une bouche pulpeuse. Enora est une contradiction, qui déploie sa grandeur en s’inclinant et qui s’impose par son silence. Son pull céruléen, laine d’Ouessant, tricoté par son frère, est empesé de sel, son pantalon en serge bleue pur denim de Nîmes devrait pouvoir tenir debout sans elle.

— Merci, Soisig, de me laisser assumer seule cette idée folle, comme ça, si on y reste toutes, les survivantes pourront toujours me jeter aux poissons.

Éclats de rire. Yanick, habillée de chanvre marin, maillot de corps abricot, débardeur mauve, salopette de treillis cirée noire, ses bottes de cuir sur la table, lunettes de soudeuse sur le front, les mains en mouvement, doigts écartés, pour accélérer le séchage de son vernis.

— De toute façon, j’avais décidé de te faire la peau cette nuit, tu prends trop de place dans la cabine et tu parles en dormant.

— Comment ça, je parle en dormant ?

— Si, je te jure. Tu fais des rêves érotiques.

— Quoi ?

Éclats de rire. Reprise des bavardages.

— S'il vous plaît, les filles. Yanick, arrête avec ton vernis : ça pue. Enora, si tu veux bien reprendre la présentation de l'idée que nous avons développée toutes les quatre.

Sourire en coin d'Enora.

— Merci, Soisig. Tu es bonne.

Yanick et Maŵen explosent de rire. Toute l'équipe est prise de fou rire. Enora, empoigne sa tignasse rousse, pour la nouer en choucroute, avant d'y enfoncer un crayon de papier en guise d'épingle. Grand sourire.

— Excuse-moi, Soisig, d'avoir mis au grand jour notre relation. Maintenant, si on pouvait passer à la suite avant de manquer de nourriture. La *Gwennili-Mor* est maintenue à une dizaine de coudées de la surface de l'océan. Nous proposons d'amerrir. Toute la structure du réacteur membranaire et des turbines de sustentation ont été rajoutées à l'architecture initiale du catamaran. L'idée, c'est de désolidariser les deux parties, afin de permettre à la moitié supérieure de s'élever d'une centaine de coudées, voire plus.

Méloé, petite femme discrète, mais d'un caractère trempé, lève la main pour prendre la parole, et la prend sans attendre qu'on la lui donne.

— Ce n'est pas moi qui ai conçu cette merveille, mais c'est moi qui la fais fonctionner. Le réacteur peut décoller si on lui enlève vingt tonnes de charges, ce n'est pas le problème. Le problème, c'est que le réacteur a besoin de l'eau douce qui est produite par le dessalinisateur qui, lui, est indissociable des coques. Sans alimentation, les membranes te fourniront au mieux trente minutes à pleine puissance. En altitude, tu rencontreras des vents, et sur l'eau, nous aurons des courants. Il y a des dizaines de liaisons mécaniques, hydrauliques et électriques entre les deux éléments. La totalité des commandes du réacteur est située dans la cabine des pilotes, sur l'étrave du flotteur tribord. Comment comptes-tu transférer ces commandes ? Comment on organise le retour, la reconnexion, et le réarrimage des deux morceaux, pile dans l'axe, avant que ton hirondelle tombe à la mer ? Et pourquoi cette idée ?

— Nous avons perdu le contact de la balise radio de Kiberen. Les deux autres sont de plus en plus faibles. Pourtant celle de Kiberen est la plus proche. Cette anomalie pourrait être expliquée par une courbure de la surface de la Terre. Sans aller jusqu'à rejoindre les postulats hérétiques de la rotondité, nous devons tenter de comprendre pourquoi nous recevons le signal de Snaefelljökull en Islande et celui de Bubaque au Ghana, et plus celui de Kiberen. Nous avons bien sûr parlé avec les opératrices islandaises et ghanéennes, qui nous confirment que la station de Kiberen est en fonction sans interruption depuis notre départ. Nous avons pu avoir des transmissions relayées avec la Bretagne. Ils nous suivent grâce à notre fil d'Ariane et aux deux autres stations. Si nous

rétablissons le contact avec la balise de Kiberen, en nous élevant de cent ou deux cents coudées, nous démontrons l'existence d'une courbure, si la réacquisition n'est pas possible, c'est que c'est un problème embarqué. Supprimer un problème, c'est toujours un pas vers la solution.

— À mon avis, ton projet présente tellement de problèmes, que si on l'abandonne, on va gagner un gros paquet de solutions. Démontrer que la Terre est ronde, plate, cubique ou en forme de cacahuète n'intéressera jamais personne si nous ne sommes pas à même de rapporter la démonstration. Nous sommes en route pour savoir ce qu'il y a au-delà du Mor-Braz. Alors, allons-y. Vous en pensez quoi, vous toutes ?

Tuheita, le cuisinier se lève, et d'un geste lent de la main, le bras tendu, balaye l'assemblée de ses coéquipières.

— Vous avez des yeux qui ne voient pas, des oreilles qui n'entendent pas. Votre nez et votre bouche sont obstrués. La terre est là devant nous, à trois jours, quatre peut-être. Elle est dans les odeurs, dans le sens du vent et des vagues, dans le goût des embruns.

Gros silence pesant, suivi d'un éclat de rire général. Maŵen s'étrangle avec son reste de Chouchen.

— Il est complètement défoncé.

Soisig le toise et le remet en place.

— Merci, Tuheita, on est toutes contentes de t'avoir avec nous. Tu fais une super bouffe. Mais si tu commences à vouloir t'occuper de navigation... tu nous as fait quoi à manger ?

Tuheita avait raison. Après deux jours de vol en aveugle, à très petite allure dans un brouillard à couper au couteau, au rythme des appels langoureux de la corne de brume, les contreforts d'un continent avaient émergé du flou artistique de l'horizon. La terre était apparue comme une ombre incertaine, entre les volutes blanches et la masse sombre de l'océan. Tuheita, temporairement, abandonnait sa cambuse pour s'installer sur l'étrave bâbord, occupé à lire la mer, les vagues et le vent. Glwadys écoutait ses indications avec attention.

— Cet endroit est pour les hommes et pour les bêtes. Le peuple des oiseaux dans les airs, et celui des poissons dans l'eau. De nombreux bateaux fréquentent ces lieux. J'ai vu des traces dans la houle. Il faut continuer plus au sud. Les sillages pour la plupart font route vers le midi.

— Comment tu fais pour voir ça ?

— Et toi, tu fais comment pour voir des empreintes de pas dans le sable ? C'est pareil. S'il n'y a pas un coup de vent pour tout brouiller, on peut voir les traces d'une embarcation, celles des cormorans ou des baleines. À un jour de navigation, nous devrions trouver un endroit avec

de la végétation, des oiseaux et...

— Et ?

— Je ne sais pas. C'est étrange. Je suis de la tribu Ngāti Rangiwewehi de Rotorua, sur l'Île du Nord de la terre de mes ancêtres. Les peuples maoris proviennent tous d'une seule et unique source, le Grand-ciel au-dessus de nos têtes. Le ciel – nous l'appelons Rangī – a épousé la nature, la terre, Papa. Et nous sommes venus au monde. Tous les tatouages sur mon corps et sur mon visage racontent l'histoire des Maoris, celle de ma tribu et la mienne. Il me reste assez de peau vierge pour, peut-être, écrire ma rencontre avec Rangī et Papa.

— Des dieux ?

— Non, je ne crois pas. Je ne sais pas. Les sensations sont étranges. Je vais préparer le repas. Garde le cap au sud.

Après cinq jours de mer, l'*Hirondelle* amena son équipage en vue d'une île verdoyante sortie de la brume comme par enchantement, faisant face à un estuaire exigu. À leur approche, les mouettes, goélands et autres cormorans ouvrirent un ballet aérien digne des meilleurs retours de pêche. Tuheita indique à Glwadys de prendre à bâbord, sur le flanc oriental de l'île.

Il lui propose de s'engager dans une sorte de fjord. Les falaises ne sont pas très hautes. Le catamaran les domine de quelques coudées. Le lieu est habité. Elles aperçoivent les premières constructions qui semblent des maisons de pêcheurs en bardages de bois, peintes de couleurs vives. Les gens sortent de chez eux en agitant les bras en signe de salut. Ça crie, ça piaille, ça court, ça se précipite. La *Gwennili-Mor* voit son équipage exploser de joie, d'émotions, de craintes. Elles viennent de découvrir un nouveau continent à l'ouest du ponant. Elles viennent de réaliser le rêve de Colomb. Elles viennent de démontrer qu'au-delà des mille milles romains il y a la vie et non les enfers et ses tourments. Sur l'*Hirondelle de Mer*, c'est la même effervescence que sur la falaise. Ça se serre dans les bras, ça s'embrasse et ça se tape dans les mains en criant : Trech'h ! En fait de victoire, Soisig reprend le contrôle de son équipe. Une flottille de petites embarcations arrive à leur rencontre. Une corne de brume sonne sur la falaise. Tuheita répond. Maŵen hurle : Bevet Breizh !

— Tout le monde reste à son poste !

Soisig a gagné le sommet du réacteur pour visualiser l'ensemble des bateaux.

— Glwadys et Tuheita vous pilotez à deux et à vue. Enora, tu réduis l'allure à un nœud. Steren, tu nous descends à deux coudées de la surface. Méloé et Yanick, vous restez en alerte, si besoin, vous devez pouvoir repasser à pleine puissance altitude-vitesse avant que je vous le dise. Les

XLIV

autres, vous regardez. Si on meurt aujourd'hui, ça nous fera des souvenirs à raconter à nos enfants.

Le catamaran géant s'avance lentement dans le fjord en effleurant presque les vagues. Il surplombe de sa masse imposante une myriade de petits bateaux. Après une heure de navigation, le bâtiment breton débouche sur un port coloré de rouge, de vert, de bleu et des quais bondés d'une foule qui applaudit.

— Enora ! Tu nous mets en panne. Méloé et Yanick, vous maintenez la consigne. Steren, tu conserves l'altitude. Glwladys, tu surveilles le fond. Je veux savoir si on peut amerrir.

— On peut. L'audio sondeur donne le plancher à environ vingt brasses. Tuheita me dit qu'on peut se laisser avancer avec la marée sur un demi-mille. Après ça, remonte rapidement. On ne pourra pas aller jusqu'au port sans risquer de se retrouver au sec à marée basse.

— C'est bon, mesdames ! On pose l'Hirondelle. Tuheita, tu nous fais sonner la sirène sans arrêt jusqu'à ce qu'on ait amerri. Les filles, on y va ! Faites signe aux gens en dessous de s'éloigner. Steren ! C'est à toi, tu nous poses en douceur. Méloé et Yanick, pas de relâchement, si besoin vous nous organisez un décollage à pleine puissance. Pareil pour toi, Steren.

Tuheita lâche les décibels en même temps que l'équipage agite les mains en criant, pour faire partir les curieux toujours plus nombreux autour et au-dessous de la *Gwennili-Mor*. Solenn se fait plaisir en activant la corne de brume. Sur les quais, sur les falaises et dans les esquifs, c'est une véritable ovation exaltée. Des bateaux de pêche sortent du port en rivalisant de bruits de sirènes, et de trompes avec le vacarme du catamaran dont les quarante tonnes viennent écraser la masse liquide en mouvement. Une embarcation se détache bientôt du groupe. Plus imposante et beaucoup plus rapide que les autres. Elle semble voler sur l'eau toutes voiles dehors.

Solenn montre le bolide à sa capitaine.

— Regard. Ça ressemble à un hydroptère de la police maritime. Ces gens possèdent une technologie vraiment très développée. Si nous n'étions pas au bout du monde, je te dirais qu'on va être arraisonnées par la brigade de Brest. J'ai fait relever et verrouiller les plateformes extérieures, ponts latéraux et escaliers pour empêcher tout accès à bord jusqu'à quinze coudées au-dessus de la flottaison.

— Ton hydroptère, il arbore des fanions. Passe-moi tes jumelles !

La capitaine scrute l'armada de petites embarcations de pêche en approche, et cet étrange voilier de compétition. Elle regarde Solenn, retourne à son observation, redonne les jumelles à sa navigatrice.

— Il y a quelque chose qui ne colle pas ! Vérifie, moi, je vais pavoiser.

Soisig fait hisser les couleurs, le drapeau breton flotte au vent juste avant celui de l'Europe et celui d'Irina VII. De l'intérieur du poste de pilotage, elle fait une déclaration solennelle, en espagnol, langue officielle de l'Empire, diffusée par les haut-parleurs répartis sur les trois ponts du bâtiment ballotté par le flot.

— *En nombre de Irina, séptimo en nombre, y Emperatriz del mundo conocido, en nombre de Solwen, tercera en nombre y Maestra de Europa, y finalmente en nombre de Bretaña, I Soisig de Trohedec, capitán del Gwennilimor, declara esta tierra una parte integral del Imperio bajo el nombre de Douar-Nevez, Terranova.*

« Au nom d'Irina, septième du nom, et Impératrice du monde connu, au nom de Solwen, troisième du nom et Maîtresse de l'Europe, et enfin au nom de Britannia, moi, Soisig le Trohedec, capitaine de la Gwennilimor, déclare cette terre partie intégrante de l'Empire sous nom de Douar-Nevez, la Terre-Neuve. »

La mer intérieure de ce fjord glaciaire se couvre d'un soudain silence, puis d'un éclat de rire immense, de cris de joie et d'applaudissements. La vedette rapide a réduit sa voile, les foils sont retournés sous l'eau. Les embarcations la laissent se frayer un chemin jusqu'à la proximité d'une encablure avec le catamaran géant. Un haut-parleur grésille. Une petite femme chaudement vêtue de lainages et de peaux se tient sur le pont. Elle s'exprime en espagnol avec un fort accent.

— Capitaine ! Nous vous souhaitons, à vous et à tout votre équipage, la bienvenue sur l'île de Ktaqamk, terre avancée du territoire Micmac, qui fait partie de l'Oestlige. Nous appartenons déjà à l'Empire. Nous sommes fières d'accueillir les femmes qui ont démontré que la Terre est ronde. Vous venez d'entrer dans l'histoire de l'humanité, et en abordant chez les Micmacs à Ktaqamk, vous faites entrer également notre peuple dans l'histoire à vos côtés. An Douar-Nevez devrait trouver l'agrément des autorités impériales, en votre honneur, comme double appellation dans nos deux langues ancestrales.

XLVI



Philippe Pinel a été gardien de parking, cobaye au CNRS de Strasbourg, pion, assureur, courtier en produits financiers, bûcheron, acheteur pour hypermarchés, laveur d'eau, graphiste indépendant, maître esclave dans un centre d'appel, agent de services aux cuisines d'un hôpital et maintenant... retraité. Entre tout ça, il peint, écrit des nouvelles de SF, photographie et sculpte.

Le rêve de Balqama

Michelle Labeeu

La reine de Saba (Shéba) est chaleureusement accueillie et participe à un grand banquet donné en son honneur dans le palais de Salomon. Elle y passe la nuit, Salomon jurant qu'il ne tenterait rien contre elle, après qu'elle-même a juré qu'elle ne lui volerait rien. Le repas ayant été particulièrement épicé, Makeda se réveille en pleine nuit, assoiffée. Lorsqu'elle s'empare d'une carafe d'eau, Salomon apparaît, lui rappelant son serment. Ce à quoi elle répond : « Ignore ton serment. Laisse-moi simplement boire de l'eau. » En rentrant dans son pays, elle donne naissance à un fils, Menelik. Mais que se serait-il passé si...

L'OBSCURITÉ S'ACCROCHE AUX ARBRES DU JARDIN comme des vêtements mouillés. La reine Balqama se débat dans son sommeil. Les draps blancs dessinent les contours de son corps, mince et souple. Un serpent ondulant. Sa peau dégage un parfum d'amandes broyées, dans ce goût-là. Plus puissant malgré tout, la terre après la pluie, évoquant le cœur d'une plante qui pousse.

Certaines nuits vous changent à jamais. Pour moi, ce sera cette nuit. Je me réveille d'un rêve funeste, tremblante et en sueur. J'ai vu trois vaisseaux coupant en silence l'éther obscur, naviguant sur une mer de sang. Aveugles. Venimeux. Coups sourds, grondements sombres. Tout mon corps se rétracte dans mon estomac. J'ai reconnu la ville aux sept collines. L'air... l'air était infesté. Saturé de ferveur empoisonnée. La litanie des misères. L'effondrement des derniers royaumes. L'effroi. Et des larmes de sang tombaient du ciel sur les terres dévastées. Une fleur, sur le lit de décombres, se développait et multipliait. Elle flamboyait. Des rêves prémonitoires, j'en ai eu. Souvent. Mais jamais quelque chose comme ça. Alarmée, je me lève brusquement. Oui, c'est le fracas qui vient... un futur funèbre arrive. Je ne peux le voir distinctement, mais je le sens, aussi certainement qu'un orage. C'est écrit.

Depuis la nuit des temps, seules des femmes gouvernent le royaume fabuleusement riche de Shéba, avec ses mines d'or, ses gemmes et surtout ses aromates les plus recherchés. Nombre d'entre elles sont connues pour leurs pouvoirs divinatoires. Balqama est la plus grande d'entre elles. Telle est son privilège. Et sa malédiction. Elle ouvre ses beaux yeux en amande.

Que me veut ce rêve ? Qu'attend-il de moi ? Peut-on effacer ce qui est écrit ? Donner une chance à un autre futur ?

XLVIII

Tous les choix des hommes reposent sur des croyances. Les croyances les rassurent, les consolent, les réconfortent... Et parfois, les aveuglent. Balqama soupire. Sa décision est prise. Il faut partir sur l'heure. Elle est prête à tout. Même au pire.

*

La reine envoie au roi Suleyman ibn David une huppe en guise de messenger annonciateur de sa visite.

J'embrasse mes enfants, jette un dernier regard à mon palais et mes jardins. Je n'y reviendrai peut-être plus. Je me sens forte.

La reine chevauche à la tête d'une suite très importante – des chameaux portant des épices et des essences odoriférantes, de l'or en très grande quantité et des pierres précieuses. Il ne conviendrait pas d'arriver les mains nues. La politesse veut que l'on dépose aux pieds d'un souverain accueillant les plus riches cadeaux possibles.

La route sera longue. Il faut avancer lentement. S'imposer un rythme. Caler son pas sur celui des autres. Intérioriser les mouvements de la caravane. L'atmosphère autour de moi est lourde depuis mon mauvais rêve. Personne ne parle. Personne ne regarde les paysages alentour. Je n'ai rien dit pourtant. Chacun a ses secrets. Certains sont terribles à porter. La route sera longue. Le soleil est écrasant. Parfois, une femme s'évanouit. On la met alors à l'abri dans un des palanquins. Si seulement il ne faisait pas si chaud. Nous remontons la côte, traversons la mer. Puis, le désert. Tout est calme désormais. Même le vent est tombé. J'aime ce vide que je ressens. Je chevauche lentement et c'est comme si je disparaissais. Le temps se distend. Je tiens. Je tiens, mais je suis une ombre.

Durant des jours, la caravane chemine. Tout au long de sa longue route, la reine s'est posé plein de questions. Dans le mouvement hypnotique de la caravane, il ne reste plus rien, ni pied, ni tête, ni discours, ni devineresse, ni guide, ni suivantes, plus rien. Plus trace même du chemin.

Le matin du soixantième jour apparaurent, au loin, les remparts de la ville aux sept collines. Enfin !

Le cortège s'arrête. Tout s'immobilise : les chevaux, le vent, le vol des insectes dans l'air lourd du matin. La reine ne bouge pas, ne dit rien. Elle est venue en ce lieu déjà. Soixante nuits plus tôt. Toute la suite ressent la mystérieuse énergie qui se dégage de ces collines. La reine sait que cette ville l'attend depuis toujours. Elle veut lui faire honneur. Elle prend le temps de se rafraîchir, se vêt de robes de soie, de foulards brodés, se laisse dessiner les yeux de khôl, les bras de henné...

*

XLIX

Le roi Suleyman ibn David apparaît à la porte principale de la ville, juché sur un trône orné de lions. Les fils d'or de son vêtement brillent dans la lumière. Ses cheveux embaument le musc. Ils en parfument le vent bleu. Au milieu de son front brille un splendide joyau. Son poitrail est orné d'un collier de perles, ses poignets de bracelets d'or. Suleyman, connu de tous pour sa splendeur et sa sagesse, pour son harem qui abrite sept cents épouses et trois cents concubines, et son armée qui compte douze mille cavaliers et mille quatre cents chars.

La reine, droite, svelte, chargée de lumière s'avance vers lui accompagnée de ses suivantes, elle lui offre d'un geste les précieux présents que portent les nombreux chameaux derrière elle.

Je lève les yeux. Stupeur ! Sous son sourcil courbé comme lune en croissant, son regard prend l'âme et ne la rend plus. Mon cœur explose, dans mon âme gronde l'orage. Elle brûle. Le feu du remords à venir la détruit. Hélas. Trois fois hélas ! Je maudis mon destin.

Le roi incline la tête vers la reine Balqama. Elle est belle comme la pleine lune. Elle est si belle qu'un coup de soleil le transperce jusqu'au plus profond de lui-même. Son visage d'ébène éblouissant comme un songe de paradis ! Son ondulante chevelure de jais – cinquante ans ne suffiraient pas à en décrire les paysages. Et les arcs de ses sourcils noirs ! Et ses yeux languides, ô iris noirs ! Ses moindres battements de cils le changent en torche vive. Au velours de ses lèvres nues vient s'abreuver son âme. Il en reste pétrifié, la gorge empêchée, les mains moites, l'esprit gelé, le cœur en feu. Il a devant lui la beauté faite femme, impossible même à rêver.

— Ô Reine du midi, mon cœur, ma ville, tout est à toi !

Balqama sourit.

Le cortège de la reine traverse la ville. La ville aux sept collines, la reine des villes. Les marbres et les ors. Les ornements de cyprès et de cèdre. La démesure des temples et des palais. Et pourtant, juste à côté... la fange et la crasse, la misère la plus noire qui se frotte à la splendeur absolue. Une ville, avec ses contrastes, ses odeurs et ses parfums, les cris, le ballet incessant des foules dans ses ruelles sombres...

Après les ablutions d'usage, et un étalage mutuel de leurs richesses, les souverains rivalisent d'esprit dans un concours d'énigmes. Il parle, elle écoute. Elle parle, il écoute. Il badine, séducteur. Balqama, amusée, répond, séductrice.

Puis Suleyman présente à son invitée l'organisation du culte de son peuple, lui parle de ses rêves de Temple, maison de Dieu en personne, un complexe composé de trois parties, d'une hauteur allant de dix à quarante mètres, et entouré d'une enceinte. Dans sept ans il sera construit.

Le cœur de Balqama se ferme. Son rêve en a fait le lieu de carnage. Sauf, si... Ainsi soit-il.

*

Le roi Suleyman, d'un claquement de doigts, invite la reine et sa suite à un gigantesque banquet.

Des sièges précieux, des chandelles parfumées d'ambre, des cassolettes d'aloès, de nard qui répandent la plus douce des odeurs. Dix jeunes filles s'avancent à pas menu. Un chant tendre s'élève de leurs dix gorges blanches. Leurs voix embaument l'âme, ouvrent le cœur. Leurs tailles fines ondulent. Les musiciens frappent plus fort maintenant, comme s'ils partaient à la guerre. Le sol tremble sous la vibration des tambours. Quelque chose est possible, là, avec ces tambours qui frappent le monde. Un effacement. Un oubli.

Balqama sent le regard de Suleyman sur elle. Ce regard, ces chants et ce vin, ces enivrants parfums d'encens. Un vertige éblouit la prend. Sa langue sèche dans sa bouche. Sa poitrine gonfle. Elle se penche vers Suleyman et lui susurre :

— As-tu remarqué comme la lumière est funèbre sous les nuages du couchant ? Une lumière de fin du monde.

— Te voilà bien morose, ô ma reine. Pourquoi ?

Pas de peurs, pas de peine, pas de pleurs. Ce monde finira ce soir. Une servante s'approche des convives, remplit les coupes en plongeant une louche dans une large jarre que portent deux esclaves. C'est maintenant, je le sens. Le temps est venu.

La reine Balqama voit arriver la jarre où ont été versées les épices qu'elle a offert plus tôt en gage d'amitié. Des épices mortifères. Elle le sait et ses doigts tordent avec tristesse les plis de sa robe. Le dégoût en elle. Il monte. Il faut chasser tout cela de son esprit. Elle fait un geste de la main, comme si ces images de mort étaient des mouches qui tournaient autour d'elle. Le temps est venu.

Les coupes de vin, soleils rouges, flamboient dans la lumière des bougies. La servante remplit la coupe du roi à ras bord. Suleyman la boit d'un trait, sourit, danse, l'œil allumé...

Il danse pour la reine de Shéba. La musique le porte. L'amour aussi. Il étend les bras dans l'air, comme s'il voulait voler. Ivre et léger, les yeux mi-clos. Il ne sent plus son corps. Il est partout. Il danse sur sa vie. Il danse et il voudrait que cet instant dure toujours. Qu'il n'y ait jamais de fin. Il danse comme si c'était la dernière fois.

Puis, son pas peu à peu ralentit. Il essaie encore, hésitant, les bras ballants. Il chancelle. Balqama le regarde tituber, la mine pâle, les mains tremblantes. Suleyman ne comprend pas. La douleur est si aigüe qu'elle

le tétanise pendant quelques secondes mais avant qu'il ne crie, avant qu'il n'ait le temps d'avoir peur, elle disparaît. La musique autour de lui est de plus en plus forte, capharnaüm de rires, de flutes et de tambours. Il reprend son souffle. Il a senti, dans ses entrailles, cette chose naissante. Du fond de son corps monte alors un nouveau spasme, plus terrible que les précédents. Ses muscles se figent. Il ne peut plus respirer. Il jaunit comme un roseau coupé, son cœur s'enténébre. L'archange de la mort s'en vient à pas de loup à son chevet. C'est alors que les premiers cris retentissent.

J'écoute la panique, les tremblements, j'écoute les murmures sans fin. Le monde s'agite et tremble.

Parmi les convives, la peur se propage. Elle est partout. Tous ont bu. Tous chancelent. Certains crient, d'autres bavent, ou frappent le sol à genoux, de toutes leurs forces faiblissantes.

Suleyman sent encore la douleur rayonner dans chaque nerf. Il est en feu. Il se renverse en arrière, le dos cabré, le visage blême et il cède. Et maintenant ? Il est temps de mourir. Il s'y résout. Est-ce que tout s'achève ainsi ? Son rêve de Temple, consacré au Dieu unique... En lui les rêves disparaissent un à un comme fait l'ombre en plein soleil. Son monde disparaît ce soir.

Balqama, les joues inondées de larmes, se penche vers lui, pose une main fraîche sur son front brûlant. Suleyman, dans une fulgurance, comprend le poison, son origine, mais pas le pourquoi.

— Ô ma reine, pourquoi a-t-il fallu que toi, que l'on dit si sage, commettes cette folie ? Cette violence, en toi, si monstrueuse... Pourquoi ?

— Ô mon roi, la violence est parfois la seule solution. J'ai vu l'avenir. C'est là mon privilège, et ma malédiction. Je veux changer cet avenir. Car il est sanglant. C'est bien arrogant de ma part, je te l'accorde, mais je dois essayer...

— Ô mon aimée, la fin justifie-t-elle vraiment les moyens ?

— Ô mon aimé, peut-être. Je crois. J'aurais aimé que les choses soient autres. Nous aurions pu fonder une dynastie, toi et moi...

Elle porte alors la coupe à ses lèvres. Le sacrifice est consommé.

Suleyman sourit encore. Ses yeux se closent.

Ô mon aimé. Un souffle, le dernier, tes yeux se voilent d'ombre. Tout est renvoyé au néant.

Balqama regarde avec horreur le carnage en cours autour d'elle. En superposition, elle voit aussi la fleur de son rêve sur de la braise ardente. Comme elle souffre, comme elle se tord pour que s'expriment son parfum et son essence guérisseuse. Le cours du destin change.

Mon corps s'emballe. Je me mets à suer. Le sang bat dans mes tempes. Je ruisselle. Des crampes me tordent les tripes. Comme si je saignais. Ne pas laisser les visions et les peurs m'envahir. C'est ce soir. Maintenant. Dans quelques secondes. Pour moi c'est le début, le début de ma fin du monde. J'ai sacrifié sa lignée, la mienne, pour un autre futur. La nuit va finir. Et je ne veux pas aller au-delà. Ce monde n'est plus que bruit. Il n'est que vent. Je suis lasse.

Dans les couloirs du palais, la clameur de la foule s'engouffre comme un mauvais vent. Il faut dire que le roi avait fait mettre en perce de nombreux tonneaux épicés de même façon. La mort se propage. Lorsqu'elle sort du palais, elle chancelle. La chaleur l'étouffe. Dans les rues, sur les places, ce qu'elle sent tout d'abord, c'est la peur. Puis l'agonie de ceux qui ont bu. Elle le sait, la ville n'y survivra pas. La fin approche. Elle le sait.

Tenir encore un peu. Pour prolonger mon châtement, me laisser porter jusqu'au bout de la nuit le fardeau de mes remords, le poids de mon crime. Et de me conduire à l'ultime degré du renoncement. Le bruit de la mer Rouge, je vais l'oublier... le soleil du désert qui fait plisser les yeux, je vais l'oublier aussi. Le vent sur mon visage. Les vieilles rancœurs. Son sourire aimant. L'odeur des cèdres et des cyprès... et du sang... les hommes et leurs histoires... mes enfants... tout. Je vais tout oublier.

Ses pas l'ont conduite à un puits. Elle en voit le fond. Comme un miroir. Elle s'en approche et le contemple. Elle voit son visage comme il était, son corps, son âme aussi. Le reflet ne sait pas mentir. Elle se sent faible. Ses forces l'abandonnent et elle a froid. C'est la mort qui s'insinue.

Puis, lentement, le silence vient.

*

Jérusalem, le 15 mai 2021.

Je me tiens debout dans la cuisine, face à la fenêtre. Dehors, les arbres portent des fruits énormes et délicieux. La forêt de cèdres regorge d'oiseaux chanteurs, de petits lièvres et de chèvres sauvages. J'attends que le café finisse de passer. Puis je le bois doucement, alors qu'il fume encore. Oh, bon sang ! Quel rêve idiot ! J'ai rêvé qu'il y avait ici même un conflit, des frères s'entre tuaient, des parents pleuraient des enfants, des enfants pleuraient leurs parents. Des immeubles qui s'effondraient. Des lignes de feu dans le ciel. La peur, l'angoisse, la haine, la rage, l'oppression... J'ai vu des noms, des visages, et des masques. Ici, dans mon village aux sept collines, où l'air est si doux, la pluie tiède, où coulent depuis toujours le lait et le miel. Où les anciens adorent encore le Dieu Soleil, et où les jeunes s'amuse avec des jeux vidéo en réalité virtuelle développés à Gaza – la Silicon strip que le monde entier nous envie.

Je crois que c'est la rencontre avec ce berger à la barbe longue, hier, qui m'a chamboulée... il haranguait sur la place du village, parlait de l'arrivée imminente d'une religion au dieu transcendant... j'en ai eu une sensation bizarre, de déjà-vu.... Je ne crois pas en une force supérieure qui aurait ordonné le monde. Il n'y a que des hasards auxquels nous donnons sens après coup. J'ai regardé les réseaux sociaux – cet homme y est très actif, a de nombreux followers...

Je pense à cette reine qui vécut il y a trois mille ans. Les détails de son histoire se sont peu à peu perdus. On n'en connaît que des bribes, que l'on chante, que l'on joue, que l'on sculpte et que l'on peint. On dit qu'elle a commis un crime pour préserver le monde. Je n'en sais pas beaucoup plus. Pourquoi je pense à elle ?

Cet homme. Je sens que je dois l'arrêter.

La jeune femme sort dans le jardin et inspire profondément. De son puits, elle tire de l'eau et s'en passe sur le visage. L'eau est pure et froide. Comme du cristal liquide.

Bruxelles, ce 15 mai 2021

© Michelle Labeu 2023



De formation scientifique, Michelle Labeu travaille depuis 2003 dans la coopération au développement. Après quinze années en poste à l'étranger (Afghanistan, Cambodge, Palestine et Ouganda), elle a jeté l'ancre dans sa ville natale, Bruxelles, et se consacre aujourd'hui à la prospective géopolitique. Fascinée par la cosmologie, la théorie des jeux et l'intelligence artificielle, passionnée d'histoire et de musique, dévoreuse de livres d'ici et d'ailleurs, sa palette mentale s'est enrichie au cours de ses voyages et de ses rencontres. Depuis son retour, elle écrit des nouvelles s'inspirant de thématiques telles que la gémellité, le libre arbitre, l'éthique et l'effet papillon.